

Chapitre 9 : Echanger

Les relations des foyers de Maureni : entre débrouille et entraide

Décrite et définie comme espace de vie et de production tant par les villageois qu'au cours des lignes précédentes, la *gospodarie* est également un lieu de relation. Les foyers villageois sont liés entre eux notamment par le partage d'un mode de vie en maisnie même si des distinctions sont mises actuellement en avant dans le contexte de « transition ». Les échanges auxquels les Maurenienii procèdent sont également un facteur de cohésion. De différentes formes, ils s'intègrent dans la débrouille quotidienne déployée par les habitants pluriactifs. Indispensable source de revenus des unités domestiques, les échanges ne sont pas ici abordés sous un angle économique. L'ouvrage de D. Kideckel (1993) dresse une étude complète de cet aspect. Il s'agit plutôt de se pencher sur les liens noués par l'échange entre les habitants. Analyser les formes de ces relations et leur évolution permet d'interroger la (re)formulation des identités au village dont le *gospodar* est un marqueur et de dépasser le seul cadre marchand et utilitariste de ces liens (Mauss, 2000 ; Godbout, 2000, Caillé, 2000 ; et les auteurs du Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales plus largement). En effet, les échanges ne sont pas ici considérés comme seulement marchands, utiles, intéressés ou seulement gratuits, charitables. M. Mauss (1950) rappelle à plusieurs reprises le paradoxe du don : il est à la fois libre et obligé, gratuit et utile. Bien que neutralisant l'inégalité imputée au don et au contre-don en instaurant une équivalence, l'échange marchand intéressé ne permet pas d'envisager tous les aspects du lien créé entre les acteurs. À cette fin, il s'agit dans un premier temps de décrire les échanges et diverses tactiques qui y sont associées en poursuivant le fil de la promenade entamée précédemment se terminant par la distribution du lait de Sufletel et Nicol. Après avoir interrogé les limites des normes en situation de semi-autarcie villageoise et leur condition économique, une description des diverses formes d'échanges clôt ce chapitre. L'ultime section de la recherche, étroitement liée à celle-ci, permet de questionner les transformations ayant cours actuellement dans ces échanges et leurs répercussions sur le tissu social villageois et le bricolage identitaire ayant cours dans les *gospodariii* de Maureni. Ceci éclaire les discours des habitants rencontrés portant sur la dissolution et la nostalgie de la communauté villageoise au regard des pratiques concrètes ayant cours sur place. Outre les aspects stratégiques et identitaires des échanges, la continuité et les changements dont ils sont porteurs sont à mettre en perspective tant par rapport au dire qu'au faire.

9.1 Se débrouiller à la limite

9.1.1 Le moulin du lait

Le dernier trayon épuisé, Emilia empoigne son seau et son tabouret. Elle regagne la cuisine. Le lait est alors versé, grâce à un petit entonnoir, dans des bouteilles plastiques de bière ou de limonade préalablement nettoyées à l'eau claire. Lorsque le compte est bon ou qu'il reste moins d'un litre, Emilia verse le fond du seau dans une casserole et la pose sur le feu. Le liquide est alors surveillé de près : lors de l'ébullition, il ne doit pas monter. Une fois débarrassé de ses impuretés, il est mis de côté. Chacun s'y servira une tasse à déguster sur le champ, un biberon pour Alex, une dose pour un gâteau, une pointe pour la sauce, un nuage pour mon café. Pendant ce temps, le défilé commence. La *gospodarie* des Badita se transforme en moulin : leurs « clients » se succèdent.

Chaque soir, Luci vient chercher sa bouteille. Elle s'installe souvent dans un fauteuil près du calendrier de la cuisine ou sur un tabouret sous le préau, fume une cigarette avec Emilia et Bianca et sirote un café ou une orangeade. Emilia interrompt alors ses activités pour écouter les nouvelles du village, raconter une anecdote, donner son avis avant de reprendre la découpe des légumes pendant que Bianca fait la vaisselle. Comme Luci, les matins d'été, Nelu s'installe et discute, déclame des poésies. Les conversations durent parfois toute la matinée et les acheteurs s'ajoutent aux visiteurs et aux quémandeurs.

Tout amateur du lait de Sufletel et Nicole n'est pas « invité » ou « autorisé » à entrer. Les amis de longue date ou avec lesquels les vendeurs sont en affaire momentanément entrent et conversent. Les connaissances du quartier reçoivent leur litre sur le pas de la porte. Certains ne passent pas le portail. Il s'agit alors de personnes qui s'ajoutent à la liste des clients et souvent ne rémunèrent pas le bien obtenu³⁷⁷. Certains envoient leurs enfants quémander du lait et autres vivres à l'heure de la distribution matinale (entre 7 et 10h) et/ou en fin de journée (entre 18 et 21h). Parfois Emilia ou Nicu les renvoient bredouille et muni d'un message pour leur mère : il faut payer cette fois. *Nu este pomana*³⁷⁸ ! s'exclame Emilia. *Je suis désolée pour les enfants mais ce sont les parents les responsables. Je ne travaille pas pour rien avec mes vaches. Je me lève à 6h, qu'il pleuve ou qu'il vente. Je vais les chercher et je les traie*³⁷⁹. Certains reviendront avec un peu d'argent pour une bouteille, d'autres avec une partie de la somme due, d'autres avec des supplications. Olguta se présente le lendemain vers 15h15. Elle demande à voir Emilia qui se repose. Bianca refuse de déranger sa mère : *Je peux prendre l'argent ou tu reviens plus tard.*

³⁷⁷ Voir chapitre 6 et la description des seuils de la maisnie.

³⁷⁸ *Ce n'est pas une offrande !*

³⁷⁹ Emilia, gestionnaire pensionnée, 70 ans, Maureni, 08/06.

Olguta rétorque qu'elle n'a pas la somme mais Bianca insiste. Elle revient vers moi : *elle dit ne pas avoir la somme mais l'avait dans sa poche. Un jour je lui ai prêté de l'argent et à la date prévue pour le retour, elle a reporté sans cesse son remboursement. Chaque fois que je la croisais, je lui demandais si elle avait reçu l'argent. Il a fallu 3 semaines. Je ne lui prêterai plus.* S'il reste du lait, Emilia en donnera aux enfants. Si c'est un adulte, elle sera plus ferme et ne fera parfois pas de geste envers le quémendeur. Parfois, pour couper court aux demandes, Emilia et Nicu annoncent qu'il n'y a plus de lait.

Le nombre de bouteilles nécessaires à chaque traite est comptabilisé par un programme mensuel dressé par Nicu avec les « clients ». Certains reçoivent du lait quotidiennement, d'autres en achètent hebdomadairement. Souvent, le dû est payé en fin de mois selon le prix fixé. *Le prix du lait est actuellement de 2 lei le litre. Maintenant, en ville, un litre de lait se vend pour 2,5 lei mais c'est moins cher au village. Un euro chez nous c'est 42 lei maintenant,* m'écrit Bianca³⁸⁰. En 2007, un litre de lait coûtait 1 leu. *Ce prix est fixé par les producteurs, les grands, ceux qui vendent le lait aux magasins, les fabriques. C'est moins cher au village d'habitude parce qu'au village il y a beaucoup de personnes qui ont des vaches,* m'explique Nicu³⁸¹.

Chaque soir, Bianca ou Titi se rend chez Seracin apporter le lait commandé. *C'est une doamna !* m'explique Emilia ironiquement en plaçant sa main sur la gorge, redressant les épaules et pinçant les lèvres. Milita considère qu'elle est « une dame ». Son statut plus élevé, son prestige au village lui permettrait de se faire servir par les Badita. Cette distribution du lait est un révélateur des rapports entretenus entre les villageois, de leurs statuts et donne l'occasion de cerner de plus près l'entraide. En effet, certains paient leur lait d'autres le reçoivent. Un jeu de stratégies et de ruses s'élabore entre les producteurs et les demandeurs. Des coups et contre coups tactiques (De Certeau, 1990), des dons et contre-dons qui obligent et lient (Mauss, 2007) se dévoilent.

Dans la *gospodarie*, divers produits issus du jardin, de la basse-cour, des terres et du travail de ses membres sont une monnaie d'échange. Ces produits permettent tout à la fois d'économiser, d'obtenir une rentrée d'argent et d'accéder à un autre bien. Ils entrent à part entière dans l'économie domestique. Ils sont complémentaires des pensions et salaires, souvent indispensables et parfois premiers dans les revenus des Marenieni agriculteurs ou « *gospodari* » pluriactifs et débrouillards. Différentes stratégies d'accroissement des biens familiaux existent : la migration économique momentanée, l'obtention d'un emploi complémentaire, le travail à domicile, la vente d'objets fabriqués chez soi, le choix des lieux de consommation et des biens de consommation meilleur marché, la réparation des biens usagés (rien ne se perd tout se transforme), la récupération et la transformation

³⁸⁰ Extrait d'un courriel reçu le 01/07/09. Le 02/12/2002, Masaï m'expliquait : *Les prix sont établis par les commerçants. Un exemple avec le lait, les commerçants d'ici donnent 0,16 euro/litre au paysan. Au métro (supermarché), le lait se vend 0,48 euros plus 0,12 de TVA qui est à 19%. La différence qui est de trois fois le prix va au commerçant. Celui qui travaille gagne peu et c'est comme ça pour tous les produits. Les problèmes sociaux viennent de la ville : sans subvention, la moitié des paysans part en ville et donc il y a moins de personnes pour travailler au village.*

³⁸¹ Nicu, ingénieur agronome retraité, Maureni, 73 ans, 07/07.

par détournement d'usage de matériaux déclassés, la limitation des dépenses, la multiplication des crédits bancaires ou dans les magasins locaux, l'emprunt aux amis et le recours aux aides sociales. Malgré ces différents revenus et le système de débrouille, la production du *gospodar* est vitale. Pour vivre, la famille Badita regroupe leurs différents salaires et pensions ainsi que d'autres rentrées. Chacun conserve son argent gagné séparément. Les paies autrefois obtenues en lei sonnants et trébuchants étaient souvent regroupées. Les versements effectués sur les comptes bancaires individuels activent des retraits et remboursements automatisés et chacun conserve l'argent qui lui reste pour ses dépenses personnelles. Bianca explique :

Nous sommes séparés pour l'argent, chacun avec son argent. Titi gagne approximativement 300 euros avec lesquels il paie un crédit (rata) de 75 euros à la banque pour les termopanes. Le reste de ses sous, je ne sais pas ce qu'il fait avec. Il achète rarement des vêtements pour Alex et des jouets. Moi, j'ai 220 euros avec lesquels je paie 190 euros de crédit pour la voiture (la voiture, je l'ai achetée seule mais à notre nom), le reste de l'argent sert aux dépenses de nourriture pour Alex, les habits, les jeux, l'entretien de l'auto, je paie la mensualité de la Faculté et d'autres dépenses pour moi et ce qui est nécessaire à la maison, la facture de téléphone, la télévision. Avec l'argent, je me débrouille assez difficilement mais beaucoup mieux qu'en 2003. J'ai une petite affaire avec laquelle je gagne quelque chose, très peu, mais je suis contente. Je travaille pour une firme de cosmétiques AVON, peut-être en as-tu entendu parler. Je cherche des clients pour vendre des produits cosmétiques et je gagne une remise en fonction de la valeur des marchandises vendues. Mes parents ont approximativement 280 euros pour chaque pension. Ils paient le courant, le téléphone fixe, ont deux crédits à la banque (pour les travaux agricoles et ceux du corridor) et font des provisions d'aliments. Ils s'occupent aussi de la terre pour laquelle ils dépensent beaucoup d'argent. En général nous nous débrouillons à la limite, mais nous ne nous permettons pas d'acheter à manger, des vêtements et ce qui est nécessaire dans une limite normale pas comme le luxe. Comparativement à 2003, les dépenses sont plus grandes, mais les salaires-pensions ont moins grandi. Ce n'est pas très bien, mais nous avons appris à vivre avec peu d'argent et à le répartir ainsi jusqu'à ce qu'arrive le salaire suivant³⁸².

Bianca touche également des allocations familiales³⁸³ : 42 lei selon elle³⁸⁴. Outre l'activité de représentant en cosmétique et de démarchage, Maureni fourmille d'autres petits emplois. Certains sont éphémères. En voici quelques exemples : Titi a été gardien de nuit chez Christian ; Bianca vendait des

³⁸² Extrait d'un courriel reçu le 30/06/09.

³⁸³ L'allocation pour enfant à charge est versée à partir du premier enfant et son montant est identique quel que soit le nombre d'enfants. Elle est versée jusqu'à l'âge de 18 ans et elle s'élève à 40 lei par mois et par enfant. L'allocation familiale complémentaire est également versée pour les enfants résidant en Roumanie et son montant varie en fonction du nombre d'enfants : 38 pour le premier enfant, 44 pour deux enfants, 49 pour trois et 54 pour quatre. En juin 2009, il fallait 4,21 lei pour 1 euro. Source : Centre des Liaisons Européennes et Internationales de Sécurité Sociale http://www.cleiss.fr/docs/regimes/regime_roumanie.html#F

³⁸⁴ Le montant décrit et expliqué par Bianca ne correspond pas aux informations trouvées. Selon elle, un enfant reçoit 200 lei (environ 50 euros) jusqu'à l'âge de 2 ans ensuite 42 lei, 10 euros d'allocation de l'état. L'allocation complémentaire est donnée aux familles nombreuses et ne dépasse pas 450 lei par famille. Chaque enfant reçoit une allocation complémentaire de 70 lei. *Alex a maintenant une allocation de 42 lei*, lettre de Bianca le 01/07/09.

assurances voiture en 2006³⁸⁵ ; Emilia est comptable et relais local pour une banque de micro crédit ; Angela comme tant d'autres femmes et filles de Maureni et de Roumanie coud des semelles de chaussures³⁸⁶ ; certains se sont proclamés intermédiaires entre ces couturières et les fabriques, le bénéfice tiré de cette fonction est un objet de convoitise ; le pope vend des poussins ; Georgescu père fabrique et vend des paniers et objets décoratifs en pommes de pin ; d'autres assemblent des balais ; les étudiants distribuent des tracts dans les rues de la ville et jouent les hommes sandwich ; certains vendent leurs corps aux Italiens. Les budgets sont donc serrés.

Deux camions de bois, en hiver 2005, coûtaient 800 millions de lei. *Après 20 ans de travail en IAS ou CAP, certains touchent 100 millions* dénonce souvent Emilia. *Un pain coûte 15 000 lei. Il en faut un par jour par personne. Comment payer l'électricité et le téléphone ?*³⁸⁷ L'activité agricole est donc l'assurance d'un apport de nourriture et parfois de revenus. Emilia calcule : *Anuta a racheté son matériel agricole à Buzila. Elle a plus ou moins 10 vaches et vend son lait 80 millions par mois aux habitants. Son mari surveille les vaches du village, une partie : une centaine de têtes pour 100 000 lei par mois et par vache. Ils ont, avec cet argent, acheté le matériel et vivent mieux.*

Manu est pentecôtiste, mère-célibataire et assistante infirmière. Elle travaille gratuitement au dispensaire et vit de l'aide des Maurenien qui font appel à elle : une injection contre de la nourriture, une petite somme d'argent, ... Elle loue pour un faible montant et entretient la maison en travaux d'un couple de transmigrants partis en Autriche. *Je pourrais être transférée en ville, mais ne sais où vivre. C'est cher et il me reste encore deux ans d'école. Un psychologue veut bien m'aider avec l'argent si je vais à Timisoara mais bon*³⁸⁸. Quelques mois plus tard elle partira en Espagne pour six mois.

La restriction des revenus engendre une gestion précise par les Badita, mais parfois la machine s'emballe. Début avril 2007, le téléphone fixe de la cuisine de mes hôtes sonne. Bianca et Nicu foncent à la voiture et se dirigent en face, au magasin Besarab. Ils reviennent avec leur commande : des sacs de mélange pour les animaux. Ce million de lei dépensé rend Nicu nerveux. *Il a fallu payer, mais j'ai acheté 2000 kg de maïs au Belge hier et Emilia a acheté aux Mutulescu l'engrais. Tout arrive en même temps et il n'y a pas d'argent. Comment on va se débrouiller ? Qui peut nous aider ?* Le lendemain, Nicu se rend à la pharmacie : 3 lei³⁸⁹ pour le médicament destiné à la soeur de son épouse. *Et pour ces distractions, ces bonbons ?* interroge le vieil homme. 700 000, répond la pharmacienne. Nicu laisse là ses ordonnances : il reviendra après

³⁸⁵ Une affiche sur une fenêtre côté rue indiquait que l'intéressé pouvait ici s'assurer. Deux sociétés étaient représentées. Ce petit boulot s'est tellement répandu que la moitié des maisons du village proposait de s'assurer chez eux. En quelques semaines il n'y avait plus de client au village, dans les familles et réseaux de contacts. Le job et les affiches disparurent.

³⁸⁶ Elle explique : *on m'apporte 5 à 10 paires de chaussures qu'ils viennent rechercher plus ou moins 3 jours plus tard. Il faut 3 heures pour 1 paire. Parfois il faut faire deux rangs de couture. C'est plus long.* Propos tenus le 22/07/2006.

³⁸⁷ Emilia, gestionnaire pensionnée, 70 ans, Maureni, 05/06.

³⁸⁸ Manu, aide soignante, 25 ans, Maureni, 08/06.

³⁸⁹ Il s'agit de lei RON c'est-à-dire le nouveau lei mis en circulation dès le 01 juillet 2005 en divisant les anciens lei par 10 000 : 10 000 lei anciens devenant 1 leu neuf, c'est-à-dire 0,27 euro à l'époque.

Pâques³⁹⁰. Les médicaments attendront, il faut semer, nourrir les animaux et ne pas s'endetter avant de se soigner.

Parfois le budget est bousculé pour des raisons extérieures à la *gospodarie*. Cela peut résulter d'un échange avec un membre du réseau relationnel. Ceci révèle une fois de plus l'importance de rembourser son emprunt, l'aide reçue à la date fixée. Une réaction en chaîne dévoile alors les liens entre certains Maurenienî. De retour de Marghitas, village des contreforts des Carpates, Bianca est inquiète. Titi téléphone aux Rosu. Cet homme a emprunté 330 euros à Bianca qui elle-même les a demandés à Lascu. Elle a promis de rembourser deux semaines plus tard, date à laquelle Rosu doit lui remettre l'argent. Les deux semaines se sont écoulées. Bianca doit rendre l'argent, mais Rosu n'a toujours rien remis. Il sait que Bianca les a obtenus de son ami mais ce dernier n'est pas au courant de l'usage final de son prêt. Rosu sera « harcelé » au téléphone les jours qui suivent afin qu'il s'acquitte de sa dette. Bianca utilise fréquemment son réseau de relation pour aider quelqu'un. Elle sert d'intermédiaire sans révéler son rôle. C'est stratégique : Lascu n'est pas en relation avec Rosu. Bianca peut répondre à la demande de Rosu qui s'endette de ce service rendu tandis que Lascu étant un ami, sa dette sera autre.

En 2002, Mircea recevait pour ses services d'ingénieur et contremaître de la ferme de Christian 400 euros. Marian touchait, de la main à la main, une rémunération mensuelle de 50 euros. Son salaire suspendu en même temps que son contrat, Marian s'est retrouvé « dans le besoin ». Il en va de même pour les nombreux autres chômeurs de Maurenî³⁹¹. Le salaire intervient pour une forte part dans le remboursement des dettes, des crédits et des factures. Les produits de la *gospodarie*, permettant en grande partie d'éviter les dépenses de nourriture en magasin, s'avèrent donc essentiels comme le rappelle Bianca. Cependant, comme je l'ai déjà indiqué, la montée des prix du carburant, des semences et des engrais accélère la vente des terres. Le fourrage du bétail doit dès lors être acheté. Il en résulte souvent une disparition de celui-ci. Qui plus est, l'investissement du temps dans un emploi et/ou des distractions s'avère parfois incompatible avec les exigences de la terre et le rythme de vie

³⁹⁰ Situation vécue les 04 et 05/04/07.

³⁹¹ Rappelons qu'en 2004, le taux de chômage atteignait près de 50% au village. Les indemnités sont attribuées en fonction des douze derniers mois d'assurance durant une période de deux ans. Son montant est de 75 % du salaire minimum national pour une durée de versement de cotisations d'au moins 1 an. *Le montant de la prestation est augmenté en fonction de la durée de cotisations préalables. La période pendant laquelle l'allocation est versée dépend de la durée de cotisation. L'allocation de chômage est versée pendant une période maximale de 12 mois pour 10 ans d'activité, durant une période de 9 mois pour une période allant de 5 à 10 ans d'activité et de 6 mois pour une activité de 1 à 5 ans.* Nombre de personnes sont sans emploi depuis plus de 10 ans. Beaucoup vivent du revenu minimum garanti variable selon la composition du foyer. Une personne touche une indemnisation de 100 lei, si son foyer se compose de deux personnes: 181 lei, pour trois : 252, quatre : 314, cinq : 372 et 25 lei par personne supplémentaire. *Pour bénéficier de ce revenu il faut être âgé entre 16 ans et l'âge de la retraite, être apte au travail et ne pas disposer de revenus supérieurs à un certain plafond de quelque source que ce soit et ne pas poursuivre d'études. Si le revenu du foyer est inférieur au revenu minimum garanti, une allocation différentielle est versée. Le montant garanti varie en fonction du nombre de personnes composant le foyer.* Source : Centre des Liaisons Européennes et Internationales de Sécurité Sociale.

intense au cœur de la *gospodarie*³⁹². Par ailleurs, l'entraide, l'échange de service pour travailler cette terre paraît dérisoire. Cet échange serait une débrouille, de la subsistance, une réponse à une impasse ainsi que l'exprime Emil :

*Pfff, ici chez nous, alors, ils prenaient la récolte, la CAP nous donnait des jardins, quoi, un demi ha, et nous apportions 3 remorques de maïs mais aujourd'hui, à quoi bon ? On s'aidait pour la terre, cultiver mais maintenant avec les prix, semer me coûte 15 millions, où poser les récoltes ? On s'aidait beaucoup, par exemple comme nous étions entre collègues : aujourd'hui il venait chez toi, le lendemain chez moi. Maintenant qui t'aide ? Celui d'en haut (Christian) ? Les amis ne peuvent pas t'aider parce que les prix des choses sont élevés, le mazout coûte cher et un ami ne peut pas t'aider sans que tu ne le paies pour ça*³⁹³.

La perte du salaire et son absence, que les indemnités de chômage ne compensent pas, combinée avec un abandon du travail *gospodar* fait apparaître et se poursuivre un ensemble de tactiques pour remédier à l'absence de revenus et satisfaire les besoins du foyer tant que faire se peut. L'échange de services, la fabrication à domicile et la vente des biens deviennent indispensables. Si le besoin ne se fait pas sentir, peu de gens recourent à ces emplois précaires et non déclarés signe de la déchéance de la *gospodarie*, du besoin de ses membres mais aussi de leur débrouille et d'une forme de bonne volonté. Si ces activités sont couplées à d'autres revenus et à la mise en culture de la maisnie, si cette débrouille permet de faire face à une urgence, au même titre qu'un emploi de saisonnier ou de journalier, elle marque aussi la participation et l'inscription des travailleurs dans la *randuiala*. Le vol tantôt considéré comme un détournement prolongeant les gestes imposés par une nécessité de survie toute communiste tantôt perçu comme une injustice et un acte immoral est aussi souvent une solution pour faire face à la pénurie du foyer. L'entraide prend à Maureni la forme de la solidarité mais est aussi une véritable économie informelle indispensable à la survie des villageois dont la légalité et la légitimité ne se superposent pas.

9.1.2 Les limites d'une normalité de survie

Comme ces exemples le montrent, la circulation des revenus et des services, le jeu des échanges et des dons ne sont pas gouvernés par le seul intérêt des acteurs, les seuls bénéfices à tirer, à capitaliser mais aussi (surtout ?) par des normes de confiance, de sollicitude, de devoir moral et de culpabilité. La frontière établie théoriquement entre mondes marchand et familial (Boltanski, Thévenot) est loin d'être étanche. En dépit de la vision durkheimienne (1972) distinguant la famille comme une communauté reposant sur la solidarité de ses membres liés par un sentiment affectif et le

³⁹² Voir chapitre 6.

³⁹³ Emil, chômeur, 60 ans, Maureni, 07/06.

partage des biens, une brèche s'établit dans la différenciation entre un univers domestique fondé sur le devoir moral, le désintérêt, l'affectif et le domaine des relations contractuelles salariées.

A. Smith souligne que la production domestique de nourriture, loin d'être une simple réponse au marasme économique, est empreinte de signification culturelle. Le repli sur une économie de subsistance au sein de la *gospodarie* est décrit, par de nombreux auteurs et par les acteurs, comme la résultante de l'austérité économique roumaine. La soumission au néo-libéralisme hégémonique implique effectivement des pratiques en marge de l'économie officielle pour survivre. La production domestique de nourriture par le potager, l'élevage et les quelques ha. de terre céréalière est souvent envisagée comme pratique économique informelle extérieure au marché. Pourtant, cette débrouille est entreprise non pas en parallèle à l'économie officielle mais en articulation avec elle. Si les produits issus du travail de la terre sont consommés presque totalement par la famille, les moyens épargnés par ce biais en évitant d'importants frais de nourriture et occasionnellement liés à leur vente locale sont investis dans l'économie formelle par l'achat d'électroménager, de vêtements. Les services et l'entraide permettent également d'épargner des fonds alors injectés dans la consommation de biens du marché présentés comme un apport de confort de type occidental par les acteurs.

Ainsi, selon Bianca, l'achat d'une voiture neuve mobilisant près de 85% de son salaire est *normal*. Une voiture lui permet d'être mobile, de s'épargner les 7 km de marche à pied quotidienne pour aller travailler à Sosdea, de se rendre en ville facilement et probablement d'accéder à une série de petits boulots nécessitant des déplacements. Elle ne doit plus s'arranger avec Lascu pour ses trajets, dépendre de lui et de son prix fixé pour le transport vers le village voisin. Elle n'est plus dépendante du stop, du train ou du bus (s'il passe)³⁹⁴. Pour autant, une voiture neuve est-elle nécessaire ? On peut ici arguer de l'existence d'une gestion particulière proche de ce que Hoggart a décrit dans *La culture des pauvres* et dont j'ai parlé au sixième chapitre. *Beaucoup d'habitants ont le câble télé ou des téléphones mobiles et paient un abonnement : 90% des habitants. Mais ils ont faim. Avant la Révolution, seules 4 ou 5 personnes avaient une voiture. Maintenant ils sont plus nombreux et ont des autos étrangères et plus chères. Le niveau de vie croît* ³⁹⁵. Mr. Vincent, ancien ingénieur de la CAP définit ce qu'est pour lui le strict nécessaire.

Le strict nécessaire, en totalité, c'est ce qui mène à l'aisance. Par exemple, en hiver, il faut de la chaleur, il faut des vêtements, de la nourriture en suffisance. Ici les gens souffrent de la faim. Il y a des gens qui ne peuvent s'acheter une remorque de bois. On se chauffe beaucoup au bois. Ils ne peuvent entretenir la maison. Il n'y a pas d'argent, tout est cher. C'est un problème d'argent et de mentalité. Si la société avance,

³⁹⁴ Le confort comme la fréquence du train circulant entre Timisoara et Resita est tout relatif. Les bus brinquebalants et rouillés ont laissé place en 2003 à des bus rachetés à une firme effectuant les trajets internationaux dont ils conservent la marque sur leurs flancs. Les trajets intérieurs entre deux villes se font maintenant en car non fumeur et climatisé. Leur régularité et ponctualité sont croissantes.

³⁹⁵ Bianca, institutrice, 35 ans, Maureni, 08/06.

*la mentalité change. L'attitude des gens par rapport au travail, à la société change. L'homme n'est pas habitué avec l'impôt par exemple. Il considère que l'impôt est une offrande*³⁹⁶.

Bianca critique la prépondérance de l'apparence, vide de sens pour elle. Elle ne reflète rien, mais serait un masque. Si le nécessaire (manger à sa faim) n'est pas disponible, atteint, l'apparence est vide. Elle ne reflète pas le travail et la sécurité ou l'autonomie du foyer accessibles grâce à la *gospodarie*. Quelque chose qui a trait à l'apparence et à la fierté se dégage. Deux années plus tard, Bianca cède-t-elle à cette apparence vide en s'endettant pour une voiture neuve. Est-ce là une preuve d'augmentation du niveau de vie³⁹⁷ ? Sa conception de ce qui est nécessaire a-t-elle changé ?

Le 21 juillet 2007, envoyée par Bianca acheter des petits fromages pour nos enfants, je lui rends la monnaie. Généralement, celle-ci rejoint une petite boîte bien utile en cas d'urgence ou de besoin de liquidité. Cette fois, ma logeuse la refuse et veut me la laisser. Je refuse pour ne pas me sentir encore plus endettée. Les pièces passent de main en main comme s'il s'agissait d'une grenade prête à exploser comme le ton de notre échange. Bianca met un terme à ce va et vient en lançant les lei dans le jardin.

Sa fierté était-elle en jeu ? S'agissait-il de m'avaler une fois encore dans le don, d'un pourboire pour ma course la dédouanant par le contrat du service rendu et la dégageant de la réciprocité envers moi ? Etait-ce inconvenant que l'hôte reçoive et s'endette face à son visiteur ? Selon M. Mesnil et V. Mihailescu (2008), la société d'abondance occidentale où *tout et particulièrement la nourriture est immédiatement accessible à condition d'avoir l'argent nécessaire pour acheter les biens (aliments) ou services (restaurants) que l'on souhaite s'offrir à soi-même et aux autres, faire des réserves n'a plus de sens, pas plus que les offrir à l'étranger, censé avoir les mêmes possibilités de « pouvoir d'achat » que nous*. Le partage n'aurait pas le même sens dans une société autarcique où la nourriture accessible par l'argent est limitée et symboliquement moins bonne. Le lien est-il moins fort si le don s'avère moins intense, un peu comme pour le travail de la terre ? Il ne semble pas que le manque soit une condition pour rendre un don sincère. La gratuité n'est pas plus pure à l'Ouest qu'à l'Est et l'utilité inversement. Les deux sont présents dans l'antagonique don de M. Mauss quelle que soit la région où il s'accomplit. Cependant, le sens et la charge symbolique du lien prend des tournures différentes et une part identitaire autre. Ainsi, les Badita m'ont nourrie et m'ont en quelque sorte digérée à l'inverse des Tene avec lesquels le contrat oral établi balayait le don possible. La voiture neuve de Bianca et le lancé de pièces sont-ils significatifs

³⁹⁶ M. Vincent, ingénieur agronome pensionné, plus de 70 ans, Maureni, 07/06.

³⁹⁷ Les conséquences de la crise économique actuelle en Roumanie imposent aux enseignants de chômer une partie de leur temps de travail. Depuis septembre 2009, Bianca touche un quart de son salaire en moins sans indemnité compensatoire de chômage. L'état n'étant pas en mesure d'assurer les mensualités du corps enseignant de Roumanie, ils sont en congé sans solde une semaine par mois. Bianca craint de devoir revendre sa voiture dont elle ne peut plus assumer les traites. Echange par courriel avec Bianca durant le mois de novembre 09.

d'un changement de références vis-à-vis des valeurs exprimées par les parents Badita ? Rejoignent-elles les transformations reprochées aux *tope* ?

Les changements d'habitudes associés à l'apparition généralisée du compte bancaire individuel peuvent être une piste de réponse. L'autonomie du foyer s'individualiserait. La *gospodarie* demeure l'unité de base à Maureni mais à la suite des modifications opérées sous le régime communiste³⁹⁸, la gestion des revenus se privatise. Le réseau de relations, dans la lignée de la *gospodarie mixte diffuse* (Mihailescu, 2000), se molécularise et s'internationalise. Les échanges se poursuivent car ils sont indispensables économiquement et symboliquement parlant. Cependant leurs sens économique et symbolique évoluent. Des attitudes différentes face aux biens consommés apparaissent. Ainsi que l'analyse des changements et travaux effectués dans les cuisines des *gospodarii* l'a révélé³⁹⁹, le statut social s'affiche à Maureni. Cette visibilité par des marqueurs matériels n'est pas neuve, mais se transforme sans que ce changement soit aléatoire. Au potager verdoyant, le communisme a ajouté la cuisinière et la voiture ainsi que certains produits occidentaux. Cette tendance se poursuit vers une démultiplication des possessions matérielles technologiques parfois très coûteuses : ordinateur, jeu vidéo, appareil photo numérique, GSM, ... ou plus simples : teinture, maquillage, vêtements. Si Bianca s'est endettée à la banque pour acheter une voiture neuve, la marque de cette voiture n'est pas un choix neutre. Acheter une Dacia neuve lui permet de se distinguer doublement : sa voiture est neuve et pas d'occasion, d'une marque roumaine et pas étrangère. Elle affiche ainsi sa capacité à se payer du neuf et son inscription en Roumanie, à la différence des transmigrants revenant avec des véhicules de marque étrangère souvent d'occasion. Tout se passe comme si elle affichait une continuité avec les valeurs locales en dépit du changement des moyens de l'affirmer. Le vocabulaire de l'identité utilisé place le caméléon, dans ce cas précis, à l'Est mais la grammaire sous-jacente est bricolée. Sans la production agricole de la *gospodarie*, impossible d'accéder à ces biens.

Si la part d'éthique proclamée dans le travail de la terre est affirmée dans le goût des aliments, cette saveur ne semble plus recherchée pour elle-même. Les fruits du travail dans la cour servent l'autonomie marquée individuellement et sont mis au service d'une vie modernisée. La *gospodarie* est un soutien financier plus qu'un trait identitaire. Son ethos décroît à la mesure que sa nécessité s'accroît. Elle est un instrument pour les élites de Maureni de la génération de Bianca. Elle sert à afficher : son abandon affilié à l'Europe ou aux les *tope*, son maintien affilié aux les Balkans européens tout en accédant aux mêmes biens que les migrants. Ceux qui se revendiquent dépositaires de l'héritage du *gospodar* idéalisé (quelle que soit la période de référence de cette construction mythique consciente ou non) en écrivent une nouvelle page.

³⁹⁸ Voir chapitre 3.

³⁹⁹ Voir chapitre 6.

Un changement se perçoit. A titre d'exemple, Emilia prétend que sa voiture lui *rend service*. Elle insiste sur son sentiment de propriété, d'autonomie que son véhicule lui permet d'avoir, des revenus supplémentaires accessibles, de fierté car son travail lui a permis de l'acheter et de se montrer comme pour sa fille. Cependant, elle me fait part aussi de sa relation à l'objet qui fait partie d'elle en plus de la ressource et de l'affichage. Un lien les attache l'une à l'autre par cette notion d'aide qui rapproche l'objet de la personne voire même l'investirait d'une forme de vie : il rend service comme le voisin rend service. Elle me dit que outre sa voiture, elle est aussi propriétaire de ses terres, de ses animaux et de sa fille qui rétorque : *Je suis l'âme de ma mère*. Emilia reprend : *La voiture est un service, ma fille l'avenir et la gospodarie le présent*⁴⁰⁰. La relation entre être et avoir ne concerne pas uniquement la terre⁴⁰¹. Une gradation transparait dans le lien établi. Ce dernier est ontologique, mais des degrés de profondeur se perçoivent (Sahlins, 1976). La voiture n'est pas « seulement » un objet de consommation visible. Cette différence se perçoit aussi avec les investisseurs occidentaux. Christian se dit plus attaché à ses terres en Belgique car elles sont son *patrimoine hérité de mon père* qu'à ses terres roumaines même si il a *tout fait seul, tout créé*, a investi temps, argent et travail⁴⁰². De leur côté, les ouvriers du Belge me parlaient du maïs stocké en terme de propriété : *c'est notre maïs* en dépit du fait qu'il appartienne à Christian⁴⁰³. La relation marchande contractuelle salariale ne les dégage pas de tout droit de propriété et le patron n'a aucune dette envers ses travailleurs. Pourtant, il semble que par le travail, le soin prodigué aux céréales et un investissement personnel par le geste dépasse le cadre formel de la propriété pour entrer dans l'univers informel de l'identité, de l'ontologie du geste faisant lien. Ce lien pourrait-il légitimer une forme de prétention à disposer de la récolte ou du matériel en retour du travail malgré le salaire ? Les détournements perpétrés par Mircea pour son propre profit pourraient le faire penser.

Se pose inévitablement la question des *baksis*⁴⁰⁴. La limite entre l'informalité, la débrouille et l'illégalité est parfois ténue. La conception du marché, des droits et devoirs qui lui sont liés en Europe porte des significations différentes dans cet espace où les réseaux officiel et officieux s'imbriquent étroitement. Une expression fréquemment entendue en Roumanie est : *Legea este o bariera deasupra careia sar leiï, sub care trec cainii si de care idiotii se lovesc*⁴⁰⁵. Durant le régime de Ceausescu, *le vol des institutions nationales était devenu une institution nationale du vol* (Mihailescu, 2008, p. 8). Cette pratique se poursuit. Une série de formes de corruption et de détournement du bien d'autrui ou/et publics ont cours. D. Kideckel (1993) a montré comment les pratiques sociales retournaient les priorités politiques communistes tournées vers l'industrialisation et l'urbanisation. On « prélevait » dans les entreprises et

⁴⁰⁰ Emilia, gestionnaire retraitée, 68 ans, Maureni, 11/02.

⁴⁰¹ Voir chapitre 5.

⁴⁰² Christian, agriculteur, 63 ans, région montoise, 11/02.

⁴⁰³ Propos tenus le 03/11/2002.

⁴⁰⁴ Il serait intéressant de mener une étude des appellations autochtones diverses ayant trait à ces détournements et pots de vin.

⁴⁰⁵ La loi est comme une barrière au-dessus de laquelle saute le lion, au-dessous de laquelle passe le chien et à laquelle les idiots se blessent.

le temps de travail était modulé selon les travaux aux champs. G. Creed (1995), de son côté, souligne que ce renversement n'est pas la cause de la chute, du dysfonctionnement économique mais une de ses conséquences. Je suivrai V. Mihailescu (2008) lorsqu'il affirme que l'actuelle transition est du même acabi: la débrouille résulte du contexte économique morose qui se poursuit et impose la pluriactivité et le maintien de la *gospodarie*. Cependant, la pluriactivité de la débrouille dont le travail au sein de la *gospodarie* est une forme n'est pas seulement une réponse économique mais aussi un marqueur identitaire, une norme sociale et un ethos. Les Maurenien ont une capacité à détourner, adapter, se réapproprier les modèles souvent imposés par l'extérieur. Est-ce légal, moral, honnête ou non de remercier un médecin pour une consultation avec une bouteille de limonade ou de payer un policier qui a saisi un permis de conduire avec du whisky, de conditionner l'obtention d'un poste de direction par une affiliation au parti politique du maire ? Du local au plus haut échelon, on se rend service quitte à détourner les fonds destinés aux soins de santé ou plus récemment à l'agriculture. Ici le lien est central : l'aide est mutuelle et personnelle. En dehors du débat éthique/non éthique, légal/illégal, formel/informel, l'ethos du lien est à saisir. Parfois illégal, parfois légitime selon le regard posé, il est, en tout cas, différent de l'entendement eurocrate officiel⁴⁰⁶ de Bruxelles.

La légalité et la légitimité des échanges dans un contexte de « transition » ne recouvrent pas tous les aspects des liens et usages associés à ces pratiques. Leur aspect économique et utile n'uniformise pas les échanges sous le seul label marchand. D'autres formes d'échanges sont pratiquées à Maureni. Réduire leur approche à l'équivalence et/ou la réciprocité ne permet pas d'en envisager la complexité. Sur base d'une situation vécue et ici décrite, les contours diversifiés des échanges apparaissent.

9.2 Echanger

9.2.1 Autour du caltabos

Maureni, le samedi 14 juillet 2007. Levés vers 6h du matin, Titi et Nicu se rendent près de l'étable où se trouvent les deux futures victimes : les porcs les plus faibles qui ne garantissent pas de devenir assez gras pour Noël. Costica, un berger du village, un de ses aidants et Iossif les attendent. Les animaux sont couchés et égorgés dans l'enclos et vidés de leur sang. À bout de force, ils sont jetés dans le jardin. Là, ils sont nettoyés : brûlés, raclés au couteau et lavés à l'eau chaude. Les corps sont alors placés sur un étal de fortune (une vieille porte à la peinture écaillée posée sur des pieds). Le débitage

⁴⁰⁶ J'insiste sur l'officialité de ce discours car la pression exercée par les lobbys aux différents niveaux de pouvoir qui s'exercent à Bruxelles et à Strasbourg sont de plus en plus interrogées, mises en cause et sont l'objet d'une régularisation signe de dérégularisation ou d'irrégularité.

commence. Un morceau est amené chez le vétérinaire pour attester de la bonne santé des porcs propres à la consommation. Pendant ce temps, le berger indique comment découper les animaux en fonction des préparations désirées par la famille. Emilia et une voisine nettoient les intestins pendant que des morceaux sont cuits ou broyés pour le *caltabos*, l'andouillette à la roumaine. Chacun déguste un petit morceau de peau de cochon salée. Hommage ? Gourmandise ? Vers 10h, nous nous réunissons autour d'un *disc* et nous dégustons un *gratar* avec un verre de bière ou de vodka. À 13h, tout est terminé, les différents bassins de préparation regagnent les cabanons de la basse-cour où les poules pourront continuer à nidifier et les portions de viande sont disposées dans la cave.



Les différentes étapes de l'abattage du porc : une fois égorgé, il est posé sur une tôle ondulée pour que sa peau soit nettoyée de ses poils et impuretés ; il est nettoyé à l'eau jusqu'au bout des ongles ; la dépouille propre est transportée sur la table de découpe ; la découpe de la tête débute l'équarrissage et est mise à dégorger (07/07).

Pour son aide, son service et sa spécialisation dans la découpe des animaux, Costica reçoit des morceaux de viande. *C'est aussi parce que c'est un ami*, me dit Nicu. Il ne s'agit pas de le payer. Généralement le prix de son intervention dépend du poids et du nombre de bêtes à débiter. Il a aussi le droit de demander certains morceaux de viande, mais « cela dépend des gens ». À titre de service rendu, comme le berger, Iossif réclame lui aussi de la viande pour salaire. Nicu refuse. Le voisin, comme Luci qui a lavé les abats, n'aura rien car il a déjà reçu de la nourriture en partageant le *gratar* et en mangeant tout au long de la matinée la préparation du *caltabos*. Un autre ami intervient également dans cet épisode. Par manque de place, certains morceaux de viande seront congelés chez l'ingénieur Buzila. Il ne s'agit pas de lui donner la nourriture mais seulement de l'entreposer car il dispose de la place nécessaire. En retour, un service lui sera rendu plus tard. Le lendemain, Angela se présente à la porte pour implorer de la nourriture. Il semble qu'elle soit au courant que de la charcuterie ait été cuisinée. Voisine vivant dans le bloc communiste, elle passe régulièrement quémander des aliments, de

l'argent, des médicaments. Elle en reçoit en échange d'une tâche à accomplir immédiatement ou qui lui est commanditée. Si aucun travail n'est nécessaire, il lui sera demandé ultérieurement. Emilia précise qu'elle a aussi été éduquée à donner. Elle offre ce dont elle n'a pas besoin sans attendre de retour, gratuitement car certains villageois, comme Angela, n'ont rien à se mettre sous la dent.

Si le bras de Nicu tremble au moment d'abattre la hache sur le cou d'un volatile, il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de « tailler », comme on dit dans le Banat, un porc. Que ce soit le 20 décembre pour le repas de Noël ou en plein mois de juillet, ce « sacrifice » est l'occasion de se réunir en famille et entre amis pour déguster un *gratar*, préparer du *caltabos* ou des *cîrnati* (saucisses), découper la *slanina* (lard) à consommer avec les hôtes ou à conserver pour l'hiver. Comme le rappelle R. Roman, cette viande c'est l'abondance de la maisonnée (2001, p. 575). On affiche ses ressources, sa prospérité obtenues par un bon travail incessant au cœur de sa maisnie. Le travail en *gospodarie* comme signe de *bunastare* (aisance) et de *siguranta* (sûreté) justifie et légitime une reconnaissance par la communauté villageoise. Non seulement l'abattage est l'occasion de vivre sa roumanité, de montrer son mode de vie de bon *gospodar*, de rendre hommage à l'animal mais aussi de mettre en scène les multiples relations sociales du tissu communautaire villageois, à l'instar du va et vient des buveurs de lait.

En effet, outre la reconnaissance de l'animal par l'ingurgitation de ses parties vitales⁴⁰⁷, ce sont les logiques sous-jacentes au don qui sont ici analysées. Le porc, comme la *gospodarie* a tout autant une fonction instrumentale que symbolique ou sociale. Le porc *fait partie de la société réelle, partie de notre existence en tant que roumain, partie de nos fêtes et de nos habitudes qui nous ont défini et définissent l'univers culturel, mais aussi partie d'une négociation d'adhésion visant directement notre existence future en tant que « paysans »* (Bulai, 2004, p. 7 (traduit par moi)). Cet exemple illustre les différentes modalités de distribution de la nourriture et des services en fonction du statut des personnes concernées par l'échange. Au-delà de l'entraide, ils offrent aussi l'occasion d'interroger le rapport de l'économie dite de subsistance à la débrouille souvent imputée à la transition vers le marché capitaliste formel. La débrouille familiale, la production domestique, le travail au sein de la *gospodarie* (sous forme d'aliment, de main d'œuvre ou d'argent) sous-tend un réseau de relations familiales, amicales et communautaires intimement lié à la conception de l'amitié, de la réciprocité et de la hiérarchie locale.

9.2.3 Système d'échange observé au village

Sur base des dires des villageois interrogés à propos de l'entraide à Maureni, une classification des relations sociales par l'échange apparaît dans la communauté. Elle dépend étroitement de la définition de l'amitié, de la nature de l'échange mais aussi de la hiérarchie officieuse locale. En dressant une carte des relations d'échange au cœur du village avec les habitants interrogés et à travers

⁴⁰⁷ Pour plus de détails : Popovat, 2004.

les observations menées, 5 types de relations impliquant des échanges différents se dégagent⁴⁰⁸ : les amis égaux auxquels on donne, les amis non égaux avec lesquels on s'entraide, les villageois avec lesquels on s'entend bien au travers de contrats, les personnes que l'on aide gratuitement mais dans l'attente d'un retour et les ennemis avec lesquels tout contact solidaire est rompu.

Cette catégorisation établie sur base du discours de l'élite villageoise est intimement liée à l'existence de cette « classe » sociale qui détient le pouvoir de définir les échanges, la valeur et l'équivalence des services rendus ou à rendre ainsi que le statut des villageois en les nommant (Bourdieu, 1980 ; 1982). Aussi, pour les membres d'un réseau dans le sillage d'une ou plusieurs familles de l'élite, l'entraide existe à Maureni. Pour les villageois les plus démunis et plus isolés de la communauté locale, non repris sur les cartes dressées avec l'élite, il n'y aurait pas de solidarité, de communauté au village contrairement à leur région d'origine. D'autres réfléchissent, nient l'existence d'une solidarité locale puis se ravisent en disant, suite à un de mes exemples, que l'aide existe mais que c'est un échange, que c'est différent de la solidarité. L'extrait d'entretien avec Capdefier, un mécanicien retraité et ami de la famille Badita illustre bien la complexité et l'ambiguïté de la notion d'entraide au village :

- S : *N'existe-t-il pas d'entraide entre les habitants ?*
- C : *Non !*
- S : *Et une collaboration ou autre chose ?*
- C : *Ils (les habitants venus récemment des autres régions) ne collaborent pas les uns avec les autres, ce sont des personnes envieuses, des gens avec des envies.*
- S : *Avez-vous des amis ?*
- C : *Oui, des collègues de travail. S'ils sont de 67 (il est arrivé au village à cette époque à 17 ans), je connais certainement presque toute la commune, pas presque, toute la commune. Du plus petit au plus grand. (...)*
- S : *Entre vous et vos amis, il n'y a pas d'entraide ?*
- C : *Bien sûre que si, elle existe. Les amis, ... Nous nous aidons en ami.*
- S : *Par exemple ?*
- C : *A la maison, tu vas travailler chez l'un ou l'autre. (...)*
- S : *Pourquoi s'aider entre amis ?*

⁴⁰⁸ Le chercheur est mangé dans ce système de don : je suis utilisée notamment comme faire valoir et démonstration de la position de l'élite qui me loge. Ceci influence le travail de terrain car mes contacts sont limités aux personnes admises et reconnues par l'élite. Cependant, cela me permet d'appréhender de l'intérieur la fluctuation du réseau de solidarité et d'amitié, les exclusions et les inclusions. L'endettement lié au séjour au sein de la famille et le jeu relationnel entre logeur et chercheur à travers les cadeaux offerts illustre ce propos. Le moindre geste est remboursé dès que possible sous forme matérielle. Le soutien et l'aide sur le terrain ne sont pas estimés comme un équivalent des biens de consommations offerts à chaque séjour en Roumanie. Je me fais ainsi rattraper afin de ne pas être perçue comme aidant la famille mais comme aidée par elle confirmant son statut par l'obtention de ma reconnaissance.

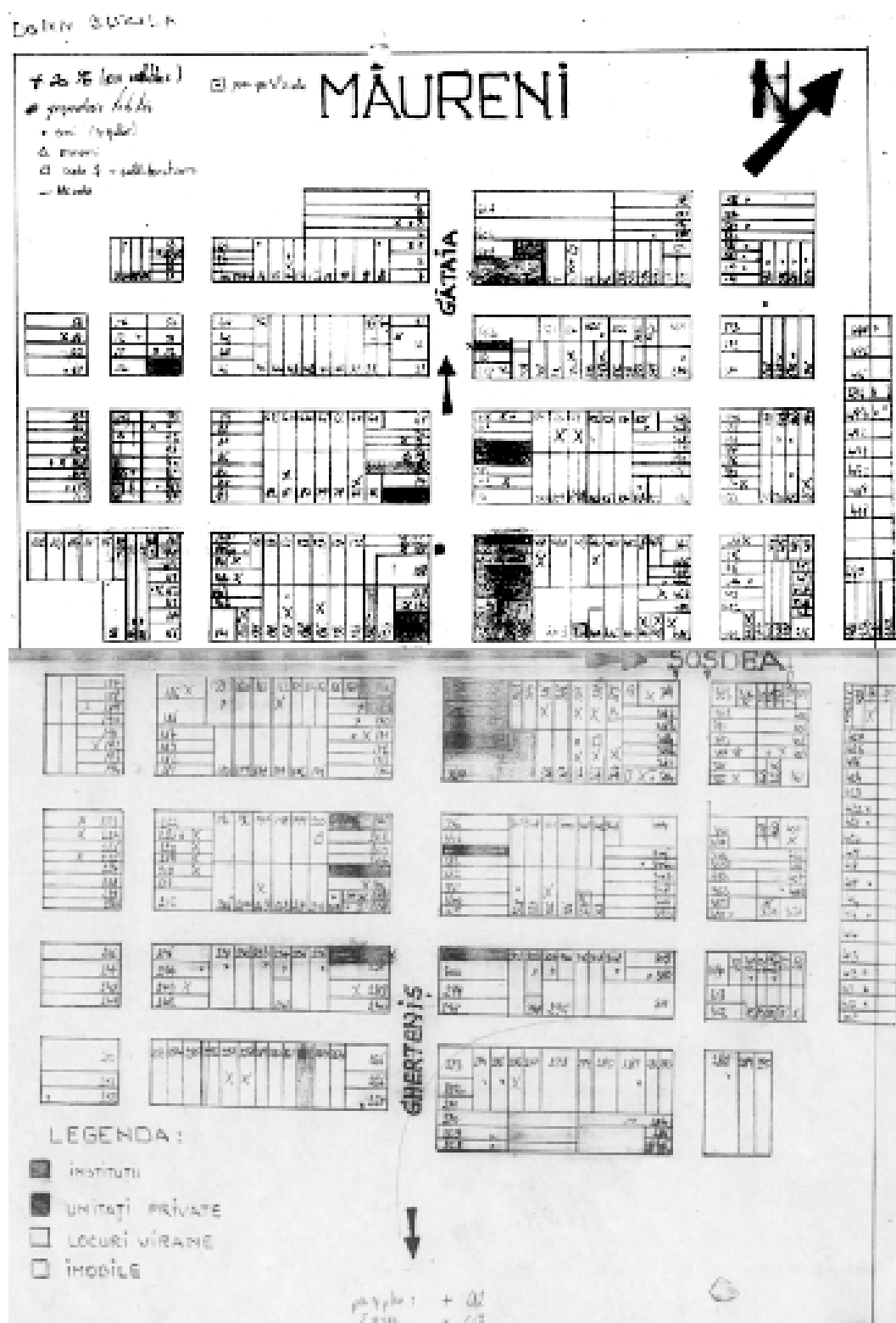
- C : *Une chose que vous ne pouvez pas faire sans aide. Il faut que quelqu'un t'aide et il faut que tu l'aides parce qu'ainsi vont bien les choses. Je vais l'aider et à son tour il vient m'aider. (...) Si je ne l'aide pas, personne ne viendra chez moi.*

Pourquoi ce changement ? Pourquoi ces divergences de vue sur la solidarité entre amis et avec les « nouveaux » habitants ? Les relations sont envisagées au cœur de la communauté villageoise. Elles semblent également étroitement liées à la réputation des habitants, leur statut que l'autochtonie, la provenance, le mérite, la fortune définissent et que le contexte d'échange met en exergue. Cependant, l'intensité des mouvements migratoires, dans ses différentes formes présentées au septième chapitre, tend à internationaliser ces réseaux relationnels. Un métissage de local et de global, d'ici et d'ailleurs, de localité au sens d'A. Appadurai (2001) conserve et adapte ce système d'échange et les identités bricolées par le lien à autrui.

Le vocabulaire usité par les acteurs recèle une multiplicité de termes pour parler de l'échange : entraide (*intrajutoare*), service (*serviciu*), aide (*ajutor*), réciprocité (*reciprocitate*), contrat (*contract*), solidarité (*solidaritate*), ... Synonymes, ils ne recouvrent pourtant ni le même sens ni les mêmes réalités. Les catégories non exclusives dressées ci-dessous reposent également sur deux remarques formulées par les acteurs de terrain. Pour Titi, la solidarité et l'entraide diffèrent. Il existe donc différents types d'échange. Pour Buzila et Bianca, l'entraide se fait entre personne d'un même groupe. Les liens entre les personnes déterminent au moins partiellement la nature du geste.

- S : *J'ai vu que vous donniez du lait ...*
- B : *Oui il existe une aide de plusieurs types. Le lait, nous le donnons contre de l'argent. Nous donnons aussi ainsi aux amis. Par exemple, à Madame Buzila, nous donnons une bouteille de lait sans argent.*
- S : *Qui sont vos amis ?*
- B : *Nos amis ? Regarde, la famille Buzila ; Mariana, la mère de Sebi Andras ; Seracin ; Laura ; ... Ils sont les amis les plus proches. Il y a une autre sorte d'amis. Nous sommes amis avec le reste (du village), nous nous comprenons bien mais avec eux nous sommes plus proches.*
- S : *Quelles sont les caractéristiques de ton groupe ? Avec tes amis ? La culture ou des personnes nées ici, ...*
- B : *Non, pas cela. Par exemple, les Buzila et Andras sont des personnes qui ont travaillé avec mes parents. Pour cela des relations, des liens d'amitié ont été maintenus entre eux en continu.*
- S : *Mais il existe beaucoup de personnes qui ont travaillé là-bas, à la IAS.*
- B : *Oui mais ils étaient plus proches, une auto-relation plus proche. Ils se comprennent mieux.*
- S : *Pourquoi ? Ils ne sont pas ouvriers, ils sont ingénieurs ?*
- B : *Ils sont aussi ouvriers.*
- S : *Monsieur Buzila est ingénieur, Andras vétérinaire, Madame Badita économiste, Monsieur Badita ingénieur, ...*

- B : *Oui, je ne sais pas pourquoi pas ... Bonne question. Je ne sais pas pourquoi... Les relations avec les personnes qui, par exemple, ont été ouvriers avec maman à la ferme, ce sont d'autres relations, pas d'amitié. Parce qu'eux viennent, ... Si ils t'aident, ils demandent de l'argent. Si ils viennent t'aider à bêcher dans le jardin, ils demandent de l'argent. Madame Buzila et Madame Andras, par exemple, si on leur demande de l'aide, leur offre est inconditionnelle et nous la même chose. Probablement à cause de cela, je ne sais pas exactement pourquoi nous ne sommes pas amis avec d'autres catégories de personnes. Je crois que chacun se retrouve avec des personnes avec lesquelles il se sent bien. Je suis amie avec mes collègues, par exemple : Mihaï, Lucia de Sosdea. Laura a été professeur suppléante, je crois que pour cela. Nous avons un niveau de penser, de parler, probablement pour cette raison.*
- S : *C'est différent avec les amis et avec les autres personnes?*
- B : *Oui.*
- S : *Et avec les personnes qui n'ont rien, que faites-vous?*
- B : *Avec lesquelles nous n'avons rien en commun? S'ils ont besoin d'aide et que nous pouvons, nous les aidons. Si nous leur demandons de l'aide, nous devons les payer. Et c'est tout. Nous n'avons pas d'autre relation.*
- S : *Vous avez des amis, mais parfois l'amitié se rompt par exemple avec Ika et Ana. Pourquoi?*
- B : *Je t'ai dit parce que maman faisait à manger pour Ana et pour ses enfants. Elle recevait une somme d'argent : 50 euros par mois. Pour cela, Ika a voulu recevoir l'argent. Elle a trouvé Ana et lui a dit que elle pouvait faire à manger si elle lui donnait l'argent. Pourquoi Ika s'est fâché sur nous ? Je ne sais pas. Et non plus pourquoi Ana. J'en suis désolée. Sans réponse. Je ne sais pas pourquoi. A mon avis, je crois que Ika a voulu nouer des liens avec Ana et pour cela n'a plus parlé avec nous et probablement a dit à Ana de ne plus parler avec nous, de ne plus tenir de liens. Je crois. Je ne sais pas de façon certaine.*
- S : *Nous avons vu toutes le deux Trandafir (époux de Ika) qui a été sympathique.*
- B : *Trandafir est sympathique, il parle mais tant Ika ne salue pas, non rien. Trandafir bien.*



Exemple de carte dressée (sur base de la copie d'un schéma acquis à la mairie) sur le terrain avec les villageois (ici l'ingénieur Buzila) leur permettant d'identifier, selon leurs catégories, les personnes au village avec lesquelles ils sont en relation, Maureni, juillet 2006.

Différents liens s'établissent, avec les parents les voisins, les collègues anciens et actuels, les connaissances du quartier vues au café, au magasin, au puit. L'origine régionale, le statut et les valeurs

réunissent les gens. Avant toute autre chose cela repose sur une conception de l'amitié vs l'étranger⁴⁰⁹, de la personne avec laquelle on peut se lier d'amitié ou autrement : donner, se rendre service ou aider ou en cas de besoin passer un contrat marchand.

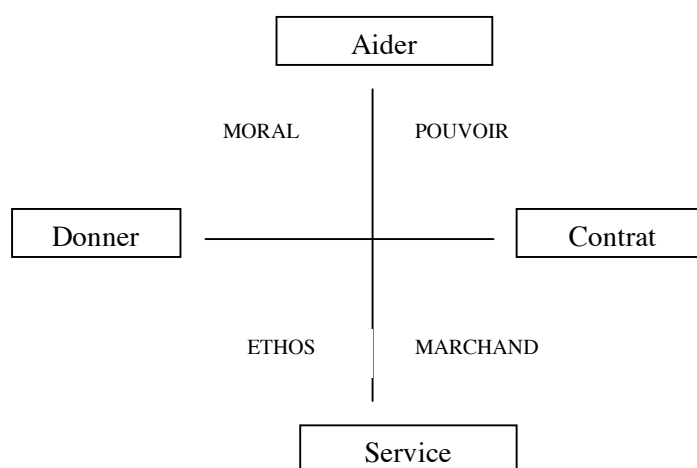
- Bi : *La mentalité des Roumains en général ? Sincère, très sincère je crois. On doit un peu la travailler, mais la majorité des gens, ceux qui ne sont pas mauvais et attendent de l'aide sont nombreux face à ceux qui veulent faire, qui veulent réussir à faire quelque chose. Donc c'est bien, c'est positif parce que nous t'aidons, une aide automatique. La société, la localité dans laquelle je vis, dans la campagne, tout va en avant, tout droit.*
- S : *C'est assez solidaire entre les gens?*
- Bi : *Ici oui. Les gens s'aident en cas de besoin. Ils se comprennent bien. Comment dire cela, maintenant et avant, j'ai vu ici toute ma vie.*
- S : *Tous les gens du village ou seulement avec les voisins ou ...*
- Bi : *Non, avec tous, avec tout le monde. Si jamais quelqu'un appelle à l'aide, on attend rarement, alors il faut un motif très sérieux pour refuser. Donc en principe, les gens s'aident .*
- S : *Par exemple, quel aide?*
- Bi : *Par exemple, maintenant, donc nous avons de la terre, mais la terre n'est pas travaillée car nous n'avons pas la possibilité de prendre de l'outillage mécanique. Nous binons à la main. Alors, je connais des amis qui viennent chez moi aujourd'hui, sur ma parcelle et demain vont chez un autre, sur sa parcelle. C'est comme un travail collectif, une aide dans ces temps-ci, et comme cela nous faisons du sport en travaillant (rires).*
- S : *Vous n'avez pas de problème avec des personnes que vous aidez mais ne font rien pour vous?*
- Bi : *C'est difficile de répondre parce que moi, pratiquement, si j'aide quelqu'un, ce n'est pas une aide conditionnée d'être aidée, cela n'apparaît pas en fonction de ce dont j'ai besoin. J'aide si je veux aider et peux aider. Mais en principe, je refuse quand cela ne se peut. Chaque homme respectif doit résoudre ses problèmes. Autrement, il ne m'est jamais arrivé qu'on me refuse de l'aide.*
- S : *Aide gratuite, solidarité ?*
- Bi : *Oui l'amitié exactement.* ⁴¹⁰

L'aide se déroule entre amis. Elle est une obligation morale et relationnelle. Hors de l'amitié, il s'agirait aujourd'hui non plus d'une aide mais de passer un contrat : un service se monnaie même de façon informelle. L'aide est associée à une forme de communauté d'intérêt et de statut. Les amis sont des personnes qui se comprennent, appartiennent au même milieu, partagent les mêmes valeurs (au moins en grande partie). Les villageois ont en commun leurs conditions de vie campagnarde fondée sur une « tradition », un mode de vie. Cependant, les origines diverses des Maurenienis et les changements

⁴⁰⁹ Voir chapitre 7.

⁴¹⁰ Bibiana, enseignante, entre 35 et 40 ans, Maurenis, 05/06.

associés à la modernisation engendrent des différences mettant à mal cette « unité ». L'entente entre gens du village existe, mais elle se distingue de l'entente amicale. La communauté cède le pas au réseau de relations familiales devenues également amicales avec la transformation de *l'obste* en *maisnie mixte diffuse* qui s'internationalise. Parallèlement se construisent localement des liens qui s'intègrent au réseau de relations non plus établis sur base de la moralité de l'entraide et de l'amitié, mais selon un principe de réciprocité attendue, calculée, contractée. L'aide dont la réciprocité serait spontanée s'accompagne, en contexte de « transition », de débrouille et de pluriactivité des habitants, de l'attente d'un retour établi préalablement. Diverses formes se confrontent donc sous la rubrique générale d'échange :



C. Lévi-Strauss (1967) distinguait :

- les échanges limités mettent en jeu des biens dont une équivalence quantitative monétaire tend à les satisfaire immédiatement. Le remboursement clôt la relation et est considéré comme total. Il s'agit, par excellence, de la forme contractuelle des échanges dont les services seraient le visage caché, informel.
- les échanges n'engendrent pas toujours l'équivalence et la réciprocité immédiate. Certaines formes de relations personnelles insistent sur le lien, la confiance et l'amitié entre les acteurs.

Ceci rejoint une différence établie par les sociologues de l'école de Chicago entre les liens primaires et les liens secondaires. Dans le premier cas, le lien est voulu pour lui-même tandis qu'il est un moyen en vue d'une fin, qu'il est tactique dans le second. Le premier est apparenté à la réciprocité généralisée de M. Sahlins (1976). Selon lui, rendre *n'est tenu à aucune condition de temps, de quantité ou de qualité* (p. 247). L'équivalence est souple sans nécessairement supprimer toute part tactique du geste. De même le lien ne disparaît pas totalement des échanges dont l'équivalence et la réciprocité les apparentent au contrat. Dès lors, ces formes d'échange sont, comme le dévoile le terrain, complexifiées en quatre catégories. Les échanges ne sont pas observés, ici, sur base de ce qui circule mais bien selon la nature des liens établis entre les protagonistes dans la prestation envisagée et contextualisée historiquement.

En effet, en accord avec J.T. Godbout (2000, p. 38), *ce sont ces caractéristiques qui donnent sens à ce qui circule*. L'échange est influencé par l'intensité et la nature du lien entre les acteurs. Plus le lien est intense, plus l'échange se rapproche de la forme du don, offre une liberté de retour, n'assure pas l'équivalence et s'éloigne du contrat marchand. Sans mettre de côté ni les usages faits des liens ni l'utilité de ce qui est échangé, une autre facette des échanges se dévoile à Maureni qui par la mise en exergue du lien permet de sortir de la dichotomie classique des écrits sur le don scindant don archaïque contraint et don moderne libéré du retour, gratuit. Liberté et réciprocité, gratuité et utilité ne s'opposent pas nécessairement. Cependant, à la suite de M. Mauss (1950), une différence majeure sépare le don archaïque du don moderne : la disjonction établie entre les personnes et les choses.

a. Donner et aider

Bianca traduit parfois des conversations entre les Masai et Christian ; Buzila ouvre son congélateur aux paquets d'Emilia ; Milita prête de l'argent à Bianca pour son séjour chez moi⁴¹¹, Buzila augmente son emprunt de 1000 euros pour qu'Emilia puisse demander 4000 et non 5000 euros à la banque et voir son crédit accepté plus facilement. Le don sous forme de service rendu (qu'il s'agisse d'exercer un talent, de fournir de l'argent, du matériel ou des conseils) se fait entre amis et voisins. Dans ces cas, entre « *gospodari* » ou personnes entreprenant quelque chose pour leur autonomie⁴¹². Il s'agit de rapports entre « égaux », d'aider un ami dont le statut d'élite et/ou de *gospodar* est reconnu. Le don s'effectue également au sein de la famille et de la parenté réelle (*neam*) ou élargie aux amis parfois témoins. Rendre n'est pas exigé, mais sera obtenu puisque cela engendre une reconnaissance mutuelle et confirme la bonne relation. Plus qu'un contre-don, c'est en fait un nouveau don car dans ce type d'échange, il s'agit plus d'une reconnaissance imposant implicitement la réciprocité qu'un contrat même tacite établissant un rendu. L'échange est alors un don qui *ne s'inscrit pas dans l'égalité immédiate, mais dans la dette de l'inégalité alternée* (Godbout, 2000, p. 190). Le propos de Marin l'illustre parfaitement.

Toujours il y a une aide. Cela fait le charme du village de chez moi. C'est un peu partout dans la Roumanie. Nous avons un autre mot qui dit : « le voisin, c'est plus important, plus cher que le frère » parce que peut-être le frère habite de l'autre côté du village mais le voisin est toujours tout près de chez toi et toujours prêt à aider quand tu es en difficulté. Il est toujours prêt à mettre à disposition sa voiture,

⁴¹¹ Lors de son séjour en 2004 en Belgique, Bianca dut, pour entrer sur le territoire, prouver qu'elle pouvait dépenser 50 euros par jour. Il fallu donc trouver 500 euros non destinés à être dépensés mais à passer la frontière. Je dus également rédiger une lettre d'invitation et déclarer une prise en charge intégrale à mes frais en cas d'accident de mon invitée. Pour me rendre en Roumanie, ma carte d'identité suffisait déjà.

⁴¹² Mon séjour chez Marian m'a permis de voir que des services entre amis considérés comme non *gospodari* par l'élite locale existent. Cependant, je n'ai pas su approfondir cette observation du système d'échange dans ce groupe. L'hospitalité des Badita, je l'ai déjà souligné dans le chapitre méthodologique, a orienté les rencontres faites vers les membres de leur réseau de connaissance. Sortir de ce réseau pour « retourner » chez Tene aurait été perçu comme un affront.

peut-être ses argents, quand il s'agit des urgences, n'importe quelle. J'aime beaucoup le fait que nous sommes prêts à faire ou à rendre des services l'un envers l'autre. Quand j'ai des problèmes, quand il faut porter des sacs, quand il y a du maïs, il vient décharger. Quand il faut faire quelque chose, il vient et il ne faut même pas l'appeler. Moi je fais la même chose. Quand je demande de l'aide particulièrement, même s'il s'agit d'une demi journée ou d'une journée, il ne réclame pas d'argent. C'est réciproque. Chacun à son tour de rôle est prêt à aider et ce n'est pas aider moi une journée et toi une journée. Ce n'est pas compté et ça c'est extraordinaire. Cela fait le charme de la vie à la campagne. Tout le monde connaît tout le monde et cela permet aussi de se respecter même les enfants, ils continuent⁴¹³.

Ainsi, Bianca apportera du gâteau encore chaud à Milita pour la remercier d'avoir retouché son pantalon neuf pour le mariage. C'est un cadeau de remerciement et non une obligation de retour m'explique l'institutrice. C'est comme les présents offerts aux anniversaires ou le jour du saint patron. C'est un geste affectueux plus qu'une obligation résultant d'un endettement. Il ne s'agit pas non plus de rembourser car cela mettrait un terme à la relation. Ce n'est pas « un prêté pour un rendu » en quelque sorte. Le don entretient l'amitié, l'entente sans établir d'équivalence entre les services qui réduirait clairement le contact et le geste à un calcul. Cependant, un souci de réciprocité se dévoile également. Titi alors qu'il recherchait 1000 euros pour financer la construction de portiques de balançoires et de toboggans pour l'école de Sosdea s'inquiète : *je n'ai rien à offrir en retour. La rencontre, ce n'est pas suffisant*. Recevoir implique tout de même une réponse sans que celle-ci soit égale et ne mette fin au dialogue.

Le don est également balisé par certaines limites en ce compris au sein de la famille, de la *gospodarie*. Les Buliga, commerçants, ont deux enfants mariés habitant Resita.

Ils (les enfants) travaillent mais s'alimentent au magasin. Aujourd'hui je prends, demain je prends, après demain mais ils ne donnent jamais d'argent. Cela ne va pas. Je suis d'accord que les parents aident leurs enfants mais dans la mesure de leurs possibilités, de leur avantage. Si je donne du lait à quelqu'un, c'est parce que j'en ai en plus que ce dont j'ai besoin. Sinon, je ne donne pas. En même temps, il a tout abandonné : les serres, le moulin, le matériel agricole, la boulangerie. Maintenant il construit à Resita. Sa femme est coupable aussi car elle n'a pas de jardin et habite un village. Elle pourrait vendre ses propres produits dans son magasin. Au lieu de cela, elle reste au magasin, fume, grossit. Elle reste là puis me demande plus d'argent qu'ailleurs⁴¹⁴.

La limite du découpage entre don et aide vacille. Dans les termes utilisés par ma logeuse, les parents aident leurs enfants mais cette aide est différente de l'aide envers des nécessiteux : elle est un geste

⁴¹³ Marin, infirmier, environ 45 ans, Ciobodo (Caras-Severin), 02/09.

⁴¹⁴ Emilia, gestionnaire pensionnée, 70 ans, Maureni, 07/06.

volontaire guidé par le lien familial, l'affectif et la responsabilité. C'est une obligation morale comme l'entraide, mais interne à la famille, elle prend les allures du don. En ce sens, Marin déclare: *Moi, ma philosophie personnelle : je dois leur (à mes enfants) offrir un milieu parental plein d'affection d'abord. Essayer de leur offrir une éducation, des conditions pour une médication correcte*⁴¹⁵. Emilia montre deux limites. Tout d'abord, le don se limite à la capacité d'aide établie en fonction des moyens disponibles. À la différence de la solidarité avec les quémandeurs, cette limite sera reculée le plus loin possible. Elle ne s'arrête pas à un surplus (Emilia ferait tout pour Bianca par exemple) mais à un retour même « réduit » à la reconnaissance du geste (un merci peut suffire). Les retours attendus de l'entraide endettent autrement les quémandeurs. Par ailleurs, une demande peut être formulée mais sa répétition appelle un minimum de retour pour ne pas se transformer en profit. L'égalité entre les intervenants de l'échange en serait brisée : l'échange serait à sens unique. Il ne s'agirait plus d'un don et, en retour, d'un nouveau don, mais de demandes et réponses toujours dans une même direction. Le lien, à sens unique, en serait déstabilisé. Ensuite, cette relation et cette normalisation de l'échange s'effectuent dans le cadre d'une fidélité au travail : un investissement personnel donne la valeur au bien acquis par le geste. Une succession d'activités sans investissement personnel autre que l'argent gaspillé n'est apparemment pas estimé par Emilia. Une forme économique précise et une charge symbolique des objets de l'échange cadreraient le don.

La réciprocité non équivalente à un endettement et permettant de l'éviter apparaît clairement lors de l'instauration d'une amitié entre deux familles. Les Badita connaissent la famille du maire de Maurenî depuis longtemps. Leur relation n'était pas qualifiée d'amitié de connaissance et de lien professionnel entre un directeur d'école et un maire. En 2006, ces liens ont changé par l'intermédiaire de Titi d'une part et de Marinela d'autre part. Le premier se rendait plus souvent chez le maire où il était invité à manger. Marinela et Bianca sont devenues mères dans un intervalle de temps assez rapproché. Elles échangeaient des conseils, se rendaient visite durant leur congé de maternité, échangeaient des recettes, se promenaient, fumaient ensemble et discutaient tandis que les enfants jouaient. Le 27 juillet 2006 par exemple, Titi est revenu avec un grand pain chaud fait par Pusa⁴¹⁶, l'épouse du maire. Pour lui rendre la pareille, Titi dut retourner aussi vite d'où il venait avec des œufs et du miel. Il régnait une effervescence. Les trois Badita s'activaient et s'agitaient, s'interrogeaient sur ce qu'il fallait immédiatement offrir. Ils ne voulaient pas se trouver endettés de ce pain, il fallait rendre pour pouvoir poursuivre la relation.

À l'inverse, avec Buzila par exemple, la réponse n'est pas simultanée mais différée lorsque l'occasion se présentera sans que l'échange se fasse strictement à tour de rôle. Ici le statut politique placerait le maire en position dominante : Titi est tributaire de son bon vouloir pour la reconduction

⁴¹⁵ Marin, infirmier, environ 45 ans, Ciobodo (Caras-Severin), 02/09.

⁴¹⁶ Il ne s'agit pas de l'ingénieure déjà rencontrée précédemment.

de son poste de directeur. L'élu gère l'administration tout en ayant un foyer autonome sans recourir à la migration mais par les liens amicaux, familiaux et politiques établis tant au village qu'à l'extérieur et par la fabrique au cœur de sa *gospodarie*. L'immédiateté du rendu place mes hôtes en position de pouvoir demander ultérieurement un service ou de donner et pas de devoir rendre. Ils peuvent également donner ce qu'ils ont en plus et sera utile. Cela reste dans un cadre « normal, raisonnable » un cadeau. Pusa ne semble rien avoir demandé et Titi voulait différer le retour. La gratuité du don de l'épouse du maire est peut-être apparente. L'empressement de rendre après avoir reçu montre peut-être que la relation se construit sur la réciprocité, l'entraide en attestant de la capacité à reconnaître son interlocuteur par le contre-don permettant de poursuivre et de nourrir la relation. On est là dans un entre deux : entre la relation amicale et le service. Si le rendu évoque le second, il n'est pas lié à un endettement mais à l'envie de faire plaisir, non pas d'aider quelqu'un dans le besoin mais de se dédouaner tout en cultivant une bonne image et en instaurant la confiance. Le retour est aussi une forme de politesse à ce stade test de la relation. Celle-ci perdure.

En avril 2007 Marinela, reçut quelques bulbes de fleurs que j'avais apportés à Emilia. Elle demanda également quelques œufs pour sa mère. Après qu'elle eut franchi le portail, Emilia me dit : *pas un merci et elle demande toujours quelque chose. Quoi, elle n'a même pas un œuf ?* Bianca et Emilia qui ne disposait pas de l'ingrédient recherché veulent vérifier la sincérité de la jeune fille. Bianca téléphone à Pusa pour savoir de combien d'œufs elle a besoin et quand. Si Marinela en ponctionne une partie « ce n'est rien » mais il ne s'agit pas d'inventer une demande. Cette vérification de l'existence de la transmission du don par un intermédiaire a souvent lieu. Il ne s'agit pas de soupçonner quelqu'un de ne pas tenir parole, d'être impoli et de le considérer comme endetté si l'échange n'a pas eu lieu, s'il a été détourné par l'intermédiaire. Emilia téléphonera par exemple, à Buzila pour s'assurer que Nelu a transmis ce que son époux destinait à Ionut, le fils de l'ingénieur Buzila.

D'autres ont tenté d'instaurer des relations amicales avec les Badita sans que celles-ci aboutissent. Christian, par exemple, sans prétendre qu'il aie volontairement agi ou qu'il aie utilisé le système d'échange villageois, a invité Bianca et son époux à plusieurs reprises pour boire un café ou un cognac. Ne répondant pas toujours aux normes de l'hospitalité en vigueur au village, il fut l'objet de quolibets. En 2006, il semblait mieux maîtriser les codes locaux : il s'asseyait, conversait, présentait un siège, offrait sucre et biscuit, de la pastèque. Peut-être cette invitation m'était-elle destinée mais ses visites à Bianca lorsqu'elle était enceinte, étaient plus fréquentes car cela occupait sa femme, me dit-il. Cette relation ne fut jamais considérée comme un lien mais de la politesse à l'égard d'un étranger dont on peut tirer parti. Le frère de Christian est en charge de la ferme depuis que ce dernier a contracté un cancer. Il fut invité pour le repas de Pâques 2007 par mes logeurs. *Il est seul et nous pourrions aussi discuter du maïs et du gozul : le sien est de bonne qualité et ses prix sont meilleurs que ceux de l'autre Belge* (Christian).

L'hospitalité est une question de moralité, d'être au monde : ouvrir sa porte aux étrangers est identitaire mais aussi utilitaire et tactique (Mesnil, Mihailescu, 2008).

Dans le don, il est également question de bienséance, de politesse et de reconnaissance entre les membres de la famille et entre les amis. Il s'agit d'un respect mutuel qui implique un respect du code de l'hospitalité. Entente et communication sont exigées. Donner oblige le donneur tout autant que le receveur. Même si l'on donne ce que l'on a en surplus, un « effort » est consenti et sa (dé)monstration appelle à être reconnue. Offrir de la nourriture conséquente tel un agneau à Pâques affiche un certain rang et la dignité d'une *gospodarie*. En outre, afin de conserver un lien entre les familles éloignées géographiquement mais aussi une certaine cordialité, il s'agit de faire un cadeau en temps et en heure. En offrant un agneau aux parents de Titi avec lesquels leur fille est en désaccord, les Badita se rappellent à eux. En dépit de la mésentente, il affiche leur bien-être, leur prestance de *gospodar*. En rendant, la famille Oresanu se met à distance. Elle semble répondre à cette démonstration de statut par un équivalent issu du potager. Tout se passe comme si, dans le conflit qui les oppose, les deux camps affirmaient par un don que leur *gospodarie* est fructueuse, que leur mode de vie et leur choix sont à cette image : dignes d'intérêt et respectables. Cette forme de présent ne s'inscrit pas dans un lien amical, mais conserve une relation de froide politesse et de lutte symbolique de pouvoir (qui aura « raison ») entre belles familles ne communiquant pas au grand dam de Titi. Dès lors le gaspillage semble préférable à l'impolitesse de refuser le don et de ne pas offrir en retour. Ce serait synonyme d'infériorité et d'endettement. Le présent n'est plus associé à « ce qu'il a en plus » ni à « ce qui est utile » mais « à ce qui se fait de mieux » que l'autre. Cela s'accompagne d'une dépense plus importante car il faut « prendre le dessus ». Alors le don enfle : Alexandru recevra de l'argent dont la somme est grandissante après chaque épisode supplémentaire approfondissant l'opposition entre les deux belles-familles. En glissant dans la main de son neveu un gros billet sur le pas du portail des Badita, (cela fait longtemps que Bianca refuse de les accueillir chez elle en raison des critiques formulées à leur égard), Carmen poursuit un lien avec son frère et son fils mais aussi avec sa belle-sœur. À contre-cœur, cette dernière acceptera car « c'est pour Alex » mais elle devra rivaliser prochainement avec ce don si elle le peut. Cette rivalité par le don dévoile quelques stratégies et ruses sous-jacentes à la gratuité et la liberté du geste qui feront l'objet du chapitre suivant.

Le refus a parfois cours, même entre proches. Il se pratique lorsqu'il est question d'honneur : certains cadeaux sont chargés d'irrespect ; lorsqu'il est question d'apparence : le don peut être synonyme d'infériorisation ou instrument de distanciation et d'élévation devenant ainsi aide ou service. Une fois encore, Bianca disposait d'un grand sac rempli de vêtements de seconde main autrichiens reçus de Lydia (la sœur d'Ana). Elle voulut le donner à l'épouse du vétérinaire entrée dans la famille puisque marraine de son fils. Il s'agissait de vêtements de grande taille plus utiles à Mariana qu'à Bianca mais elle rejeta l'offre à plusieurs reprises. *Elle se croit importante, mais acheter neuf coûte cher* me

précise Bianca offusquée. La distinction par le port de vêtement neuf entre en conflit avec la mesure *gospodar* et la débrouille du quotidien. Elle déséquilibre également une relation d'égal à égal en instituant une hiérarchie fondée sur la monstration établie sur des critères détournés de la norme *gospodar*. Un changement de la norme du *gospodar* et de la *randuiala* se dévoile dans les rangs même de l'élite locale. J'y reviendrai au chapitre suivant.

Le don est fondé, à priori, sur une équivalence d'appartenance au groupe, entre des prestataires membres de l'élite ou de la même famille. Des jeux de pouvoir et de reconnaissance, des rapports de force accompagnent tout de même la liberté d'un geste affectueux. Dans les autres types d'échange, un rapport de force, de domination s'affiche d'emblée sans supprimer la connotation morale et ontologique du geste de l'échange et de l'entraide. Il y a une dette à rembourser. Si le rendu sous forme de service, d'entraide ou de paiement dans une forme de collaboration contractuelle est possible, il n'effacera pas la totalité de cette dette. Ce « reste » est le poids de la reconnaissance attendue de l'élite. *Le don n'est-il pas en effet le moyen par lequel s'opère la reconnaissance de l'autre à la fois dans son altérité et dans son identité ? La rivalité dans et par le don est-elle dissociable de la lutte pour la reconnaissance ? Et réciproquement* (Caillé, 2004, p. 5). Le don, l'échange sont affaire de rivalité et de rapports hiérarchiques. M. Mauss (2007, pp. 270-271) écrit : *Entre chefs et vassaux, entre vassaux et tenants, par ces dons c'est la hiérarchie qui s'établit. Donner c'est manifester sa supériorité, être plus, plus haut, magister ; accepter sans rendre ou sans rendre plus, c'est se subordonner, devenir client et serviteur, devenir petit, choir plus bas* (minister).

- E : *Si je reçois de l'aide? Non ! Qui aide? L'état?*
- S : *Vous avec le lait, ...*
- E : *Oui, quand ils n'ont pas de quoi manger, ils viennent encore et demandent: des zarzavate (légumes verts du jardin), du lait, des oeufs, ... Ce qu'il y a.*
- S : *Il existe une aide ici entre les habitants?*
- E : *Pas beaucoup. Il y a ceux qui travaillent et qui ont mais aussi ceux qui restent et ne travaillent pas auxquels on donne une fois 2 ou 3 oeufs. Mais la norme est de travailler. Certains cousent des pantoufles. Je ne sais pas combien ils gagnent: 6 ou 7000 par paire ? Ils cousent ainsi avec leurs mains et un poinçon. Maintenant avec la société: la société est isolée. Je travaille et j'ai. Toi, tu restes, tu n'as pas. C'est comme cela actuellement. Ils se plaignent qu'ils n'ont pas de lieu de travail. S'ils vont au travail, ils y restent peu de temps, c'est dur et le salaire est petit. Mais il faut travailler. (...) Ils ont des enfants. Il faut suffisamment de conditions ..., sinon ce n'est pas honorable. Les conditions doivent être ainsi plus ... meilleures. Si tu ne vas pas au travail et que tu restes à la maison, quelqu'un d'autre ira. Ils demeurent sourds si on ne les oblige à aller au travail. Maintenant, personne ne les oblige plus.*
- S : *Pourquoi travaillez-vous, vous?*
- E : *Je suis habituée. Je ne peux rester à rien faire, à attendre ma pension. Ma pension est petite, « tu dois te débrouiller avec ça », cela n'arrive pas, c'est devenu une habitude d'agencer, un devoir. C'est*

nécessaire. Regarde : Si je m'endette aussi au magasin, quand la pension arrive, elle va là-bas et ainsi en continu. Avec quoi est-ce que je vis? Déjà j'ai un mois de dettes au magasin, ainsi font-ils. Et ils ont des dettes en millions dont ils ne s'acquittent pas. Chez Buzila, par exemple, il y a quelques personnes qui ont pris des aliments du magasin pour 7 ou 8 millions et qui ne peuvent pas, qui ne donnent pas l'argent. Tu dois alors aller au pénal. Que faire? (...) Il a fermé le magasin. Il travaille et achète les aliments, c'est son organisation. Et il a aussi une location. Alors quoi, il doit les donner gratuitement? Et ils ont ainsi chacun une liste. Ils ont un compte chez Madame Seracin. Ils ne s'acquittent pas de ce compte, ils vont chez Besarab. Et ainsi, lentement, pour chaque magasin, ils cherchent entre eux chez lequel acheter⁴¹⁷.

Cet extrait illustre bien toute la nuance entre aide et entraide mais aussi la rancœur et la désapprobation envers les personnes profitant de ces échanges. Aider un ami, donner ou lui rendre service, s'entraider est associé à un retour, un échange réciproque gratuit même si ce retour est différé. La notion d'amitié intimement associée à la confiance et à la réciprocité du lien formulées précédemment le montre. L'aide, par contre, est une obligation morale envers les plus démunis. Il ne s'agit plus, comme dans le don, d'un geste envers une personne du même « rang », d'être serviable mais de charité et d'assistance. Le don ressenti comme un trait identitaire, un ethos n'est pas, à l'instar de l'aide, un poids, une sorte d'obligation morale mais un plaisir. Un sentiment de honte envahit la personne qui refuse d'apporter son aide, de répondre à une demande. Une culpabilité de ne pas être bienfaisant ni bien-séant. *Si je donne quelque chose, des œufs, du chocolat, c'est parce que je le veux : c'est un acte bon*, répond Emilia à Manu⁴¹⁸. Ika m'explique qu'elle ne sait pas comment refuser une demande de Gabi qui vit dans de misérables conditions : sa fille coud des chaussures mais ni elle ni son mari ne travaillent. Ika ne sait plus non plus accepter car elle ne peut pas toujours donner, ainsi qu'elle le dit, à quelqu'un qui ne paie, ne rend jamais. Elle cache alors la nourriture, débranche son téléphone pour faire semblant qu'il est coupé. Elle déploie diverses astuces pour échapper à l'aide réclamée et au refus indicible.

Les personnes aidées sont partiellement rendues responsables de leurs besoins. Si les Maurenienien partagent des problèmes d'argent, ont des besoins, la façon de se débrouiller pour y répondre diffère. *Ils tendent la main. Même s'ils possèdent des terres, un magasin, une voiture, ça c'est détérioré. Parfois ils ont des animaux mais, se plaignent de la politique et de la démocratie. On dit que la viande, la margarine, le lait ne sont plus bons*, selon Bianca⁴¹⁹. Ils doivent se débrouiller avec peu d'argent. Aussi, ainsi qu'Emilia le prétend, fonder sa débrouille sur autrui, c'est profiter des personnes et de l'aide apportée. Mais le profit ne va pas toujours dans le même sens, il ne bénéficie pas nécessairement à la personne en

⁴¹⁷ Emilia, gestionnaire pensionnée, 70 ans, Maureni, 08/06.

⁴¹⁸ Conversation suivie le 05/08/2006.

⁴¹⁹ Bianca, institutrice, 31 ans, Maureni, 12/02.

demande. Manu ne reçoit aucun salaire. Elle travaille gratuitement pour la doctoresse. *Je dois être là chaque jour à 8h.* Geta exerce un chantage sur la jeune fille : elle pourra prendre la place de Cornelia, l'assistante médicale salariée, lorsque celle-ci prendra sa pension. Cette échéance est sans cesse reportée car Cornelia préfère toucher un salaire qu'une pension. Si Manu ne se rend pas chaque jour au dispensaire, la doctoresse lui a assuré qu'elle perdrait le poste car c'est elle qui nomme les gens ainsi que me l'explique Bianca. *Elle vit chez un ami parti en Autriche, reçoit une aide sociale et se promène dans le village l'après-midi pour faire des injections contre lesquelles les gens donnent ce qu'ils veulent en fonction de ce qu'ils ont.* Manu est donc à la merci de Geta qui tire profit de la situation dans laquelle la jeune femme se trouve. Sous couvert d'aider la jeune femme comme elle le prétend, la doctoresse s'offre une employée « bénévole ».

Certains font également peser, sur leur demande, le poids de la culpabilité : une aide est réclamée au nom d'une amitié ou du fait d'avoir travaillé ensemble, d'avoir été ingénieur. Fane, ancien ingénieur et Florina ancienne gestionnaire étaient des collègues d'Emilia et Nicu, mais sont devenus des *tope* selon les Badita. Ils font scandale, boivent sans cesse, ne font rien d'autre que mendier. Fane demande aussi de l'argent à Mariana, l'épouse du vétérinaire. À la différence d'Emilia cette dernière dit simplement lui répondre qu'elle n'en a pas sans avoir honte. Fane autrefois au même « rang » que les Badita n'est pas rabroué comme les quémandeurs de lait. Les Badita ont suivi sa dégringolade et ses problèmes sans pour autant excuser son comportement. Nicu explique : *Il me suit dans la cour, fait semblant de m'aider et me demande tout bas l'argent. Quand je refuse, il cesse de m'aider et part.* Quand l'insistance se fait trop forte, que l'aide est ressentie comme une usurpation, le refus est facilité et efface partie de la culpabilité. Aussi Fane, à l'image de sa visite du 18 juillet 2006, pour se dédouaner apporte-t-il ce qu'il peut en retour. Comme s'il tentait de se replacer non pas dans un circuit d'appel à l'aide mais de don tout en le faisant basculer dans l'autre sens car son retour est plus une réponse à une dette qu'un nouveau don. Il apporte un pot de confiture, quelques prunes de son jardin, de la nourriture pour les porcs et les dépose sur la table. Parfois, les Badita s'interrogent : Fane a-t-il oublié son paquet ou leur a-t-il apporté ?

Si d'apparence, Rodica apporte du café pour payer le coup de fil qu'elle demande à passer chez Badita, et s'inscrit ainsi dans un échange de service, une forme de contrat tacite d'entraide, elle accompagne régulièrement ces services d'une demande de nourriture prenant la forme de l'aide. D'autres stratégies sont développées comme ce fut illustré dans la description de la distribution du lait : pleurs et lamentations, plaintes, envoi des enfants. Déployées dans un sens ou l'autre, elles ne doivent cependant pas passer sous silence la générosité de certains gestes. Milita, par exemple, aidait énormément Stelica. Emputé suite à une infection de la circulation sanguine, il vivait difficilement. Il avait trois enfants dont un nouveau-né et se chargeait également de sa mère aveugle. Milita lui fournissait l'argent pour acheter ses médicaments journaliers très coûteux car ils étaient collègues de classe me dit-elle. Dans ce cas, l'aide est présentée sans retour nécessaire, la réciprocité et l'égalité étant

impossibles. Milita dit prendre soin d'une personne non parce qu'elle lui est chère mais parce qu'elle en a besoin et avec laquelle elle a une relation de voisinage de longue date. Ils ne vivent pas dans la même rue mais dans le même quartier. Stelica était aussi client du Sercaïn. Cependant, ce geste guidé par le cœur, l'âme n'en appelle pas moins un retour minimum exigeant la reconnaissance du geste et du statut supérieur de l'élite locale. La gratuité annoncée de l'aide cache souvent un contrat tacite. Il engagera souvent un contre-service qui n'endettera pas le membre de l'élite car il s'effectuera contre paiement, sous forme marchande et pas de don. Pour son travail aidant l'élite, le quémendeur reçoit une paie en nature et/ou argent. Cet emploi informel est lui-même considéré comme une aide apportée à une personne dans le besoin car son employeur a la possibilité de faire appel à d'autres habitants dans la même situation. L'aidé se trouve au final doublement endetté. Il a reçu deux aides : son retour inéquivalent à ce qu'il a reçu ne fait qu'augmenter sa dette car l'élite rendra et aidera toujours plus que lui. Pourtant, l'élite « *gospodar* » dépend aussi de ces personnes aidées qui travaillent avec elle dans la basse-cour. Cette dépendance rendue visible par le déploiement de la migration comme ressource de la pluriactivité des Maurenienî engage un renversement de la situation et du tissu social villageois.

Aussi, l'aide généreuse même considérée comme gratuite et associée à la charité conserve-t-elle un aspect calculé. Soit que par un acte de solidarité envers ces personnes qui vivent au crochet des autres, ces quémendeurs, l'élite prouve son statut par la démonstration de son aisance permettant un acte solidaire. Soit que le poids de la dette sera non seulement lié à la reconnaissance mais ineffaçable. Le demandeur est alors dépendant de l'élite et doit être à son service selon la norme de « réciprocité » fixée par le donneur « qui n'est pas dupe ». Cependant, *ce n'est pas parce qu'il y a objectivement réciprocité et retour que le don est subjectivement impur dans son sens et son intention. Et ce n'est pas parce qu'il n'y a pas objectivement de retour que le don est nécessairement « pur »* (Godbout, 2004, p. 337). Aussi, un don à Maurenî est lié à une contre partie mais celle-ci est fonction des possibilités de l'endetté « inférieur ». Le donneur dispose d'une possible sanction envers l'endetté. Cette personne peut être écartée du réseau de relations de la famille voire de l'élite. Elle ne fera plus partie des amis sans pour autant être un ennemi, mais sera une personne sans parole. Non seulement elle sera exclue de la solidarité au cœur de la communauté, mais sera également condamnée par la rumeur, la calomnie. Si la charité permet de se mettre en avant, d'obtenir la reconnaissance, la solidarité est également utile économiquement et symboliquement parlant. Outre les ressources acquises par ce biais, elle est un instrument de domination même si son aspect moral adoucit la violence du profit.

b. Rendre service et passer un contrat :

Il s'agit ici d'aborder l'entraide qui peut prendre des allures informelles mais aussi la formalité d'un contrat officiel ou d'un échange marchand déclaré ou non. Le retour est donc compris dans

l'offre ou la demande de service. Elle prend deux formes principales. Entraide sans quantifier, la réciprocité n'engendre pas une égalité de valeur des biens matériels ou services échangés. Contrat, elle recherche ou fixe un prix instaurant une égalité. Celle-ci limite l'échange dans le temps et le lien à une prestation (Caillé, 2000 ; Godbout, 2000 ; Lévi-Strauss, 1958 ; Mauss, 1950).

L'entraide s'effectue au quotidien à Maureni. Elle peut être répétitive ou instantanée. Prendre des allures contractuelles. Sans formaliser ce contrat, elle place cette solidarité dans l'économie informelle et contrecarre ou pare aux besoins et problèmes économiques vécus par les Maurenien. L'ingénieure Pusa peut ainsi rendre service à Maria. Cette dernière, feu employée de Christian, ne parvenait pas, en dépit de son salaire et de celui de ses fils à joindre les deux bouts chaque mois. Elle vint frapper chez sa voisine. Après une conversation autour d'un café offert par l'ingénieure, Maria expose la situation et présente sa facture. La discussion poursuit son cours ensuite autour de ce qui se trame chez Christian. Maria a également apporté à Pusa du tissu provenant d'Occident où travaille un de ses enfants. Elle rend ainsi un service à Pusa. Outre la dette d'argent qui sera remboursée totalement selon Pusa qui fait confiance à Maria, une travailleuse de son point de vue, les deux femmes se rendent service en se procurant mutuellement ce que l'autre recherche. Elles répondent ainsi à une partie de leurs besoins tout en étant liées. La réciprocité est ici indispensable au maintien de la relation. Maria s'adresse à une voisine mais aussi à un membre de l'élite. Elle prend conseil auprès de l'ingénieur et l'informe, en retour, sur ce qui se passe sur la colline. Sans réciprocité, l'entraide n'existe pas et devient de l'aide. La confiance et l'amitié sont également indispensables et doivent être entretenues car brisée par un non remboursement, la relation disparaît. L'endettement est effacé par la succession des échanges tandis qu'il n'existe pas aussi clairement dans le don. Il permet de parer à la situation. La nécessité supprimée, une part de cette entraide disparaîtrait, mais la réciprocité demeurerait. L'entraide rassemble des services informels ou contractuels sans nécessairement être officiels. Ana s'est arrangée avec Emilia pour que cette dernière nourrisse ses enfants durant son séjour à l'étranger. À cette fin, Emilia reçoit de l'argent finançant les aliments. Cette contribution s'accompagne de quelques ingrédients tel du café. L'argent est bien nécessaire, mais une partie de la nourriture provient de la *gospodarie*. La production domestique étant insuffisante, il faut faire des emplettes. L'argent n'est donc pas un salaire. Emilia rend service, mais il ne s'agit pas d'un don. Lorsqu'elle revient au pays, pour remercier l'ancienne économiste, Ana apporte des colis de même que ses sœurs. Il y a un retour. Par ailleurs, ces colis favorisent la bonne réputation du foyer. Ainsi que pour les dons, ce type d'échange réciproque nécessite quelques vérifications : l'endettement est annulé une fois le colis apporté, mais la régularité des rentrées d'argent est aussi indispensable. Toute cessation de prestation du service d'un côté ou de l'autre rompt cette dernière et le lien qu'elle soutient. Aussi, lorsque Emilia apprend au téléphone qu'Ana lui destinait 1,5 kg de café autrichien alors

que seuls 500 gr lui sont parvenus, elle déclare qu'elle restreindra les portions : *Pas d'argent, pas de légumes*⁴²⁰.

Petrica va de foyer en foyer prendre la tension des gens contre une cigarette, un café, un morceau de gâteau. Si certains se font prendre la tension non pas par nécessité mais plus par « excuse », ils transforment le service en aide, mais Petrica n'y tient pas. Il préfère sauver les apparences pour ne pas s'endetter. Il considère donc que toute demande est un service rendu nécessaire et non un geste charitable qui lui est adressé.

Lorsqu'il est en Espagne, Dan prête sa maison au fils d'Alexei qui, en échange, l'entretient. Lorsqu'il est de retour le transmigrant « engage » Alexei et Marian pour l'aider à mener ses travaux de restauration de la *gospodarie*. Cet emploi n'est pas déclaré. Il ne fait pas l'objet d'un contrat écrit mais les ouvriers sont des amis de Dan qui les rémunère selon un tarif pré fixé d'un commun accord. Emil aide Nicu à transporter ses récoltes : *c'est un ami* dit Nicu. *C'est pour l'argent sinon il ne viendrait pas* renchérit Bianca. Il y a donc une limite, une distinction entre service et entraide solidaire. Les Badita et Trandafir s'échangent des services : ils travaillent un jour sur les terres de l'un et le lendemain sur celles de l'autre. Il n'est pas question d'argent mais de mener ensemble un travail difficile et impossible à réaliser individuellement. L'argent sous forme de salaire met en doute la sincérité de la relation. Il ne s'agit plus de service solidaire mais de service motivé, d'un contrat. Certains contrats, officialisés ou non, légalisés ou non sont aussi présentés comme des services que se rendent deux personnes qui font un échange. Le maire a conclu un accord avec Timot. Comme pour la mère de celle-ci, son épouse lui prépare tous ses repas. En échange de quoi, à son décès, Timot, 80 ans, Souabe sans famille, lègue sa *gospodarie* au maire. Selon Bianca, c'est un bon arrangement pour les deux parties. Elles se rendent service et cet échange est jugé équitable et réciproque, une équivalence est décrétée. Aucun endettement n'existe d'un côté ou de l'autre, que ce contrat soit signé ou oral, déclaré ou officieux. Comme pour l'échange marchand, cet échange de service est contractuel. Il supprime l'endettement avec le retour, limite l'échange à son cadre strict, mais il découle d'un lien et le nourrit. À l'inverse, l'échange marchand limite la relation en fixant un tarif officiel et formel. Il existe une limite de l'échange de service associée à l'indispensable retour afin de ne pas se transformer en abus. Ce retour peut prendre une forme monétaire ou l'autre et est jugée équivalent. Bianca conduit Geta et Cornelia à Gataia pour qu'elles puissent prendre un bus. En échange, la doctoresse paie la course. Souvent Bianca refuse l'argent sous prétexte que c'est un service au sens d'un don. Un contre-don lui reviendra plus tard. Elle se place ainsi en situation de pouvoir demander un service à son tour. L'échange est prolongé puisque le retour est différé. Une fois remboursée, la dette disparaît. En août 2006, Hannah fait une poussée de fièvre. Ramona décide de l'emmener à Gataia. Elle fait appel à Bianca pour les conduire. Lorsque Ramona tend de l'argent, Bianca le refuse au nom de l'amitié cette fois. C'est une

⁴²⁰ Emilia, gestionnaire pensionnée, 67 ans, Maureni, 10/03.

aide à une amie : un don. *Mais trois fois par semaine cela devient beaucoup. La prochaine fois je refuserai. Ramona a un autre ami qui tient un petit magasin près de l'école et possède une voiture. Elle ne va jamais avec lui.* La répétition transforme le don de Bianca en aide mais pour Ramona, c'est un service qui devient un don. De part et d'autre le code de l'échange diffère. Un retour sous une autre forme que monétaire pourra rétablir l'équivalence dans la relation.

Les contrats marchands sont une prestation de service : un client paie qu'il soit ou non un ami. La relation est amoindrie. Cependant souvent, ce type de contrat est passé car un lien existe entre des protagonistes liés par d'autres formes d'échanges comme Dan et Alexei, Costica et Nicu. Un bon prix peut-être fait par le prestataire, le client peut donner un bon salaire à un ouvrier ami ou qui en a besoin. D'autres prestations de services sont limitées à ce cadre strict de l'échange que le salaire soit déclaré ou que le travail s'effectue en noir : les coupes de cheveux d'Alina, les prédictions de la sorcière, un achat au magasin, un travail de peinture, un travail de maçonnerie, une charrette de bois, une citerne d'eau, ... En Ardeal, la mère de Mihaï nous envoie apporter 45 kg de graines de cucurbitacées chez deux dames. Recroquevillées et courbées, elles s'avancent vers nous. L'une d'elles, la fille, empoigne un sac et le traîne. Nous la rattrapons et transportons la charge dans une pièce sombre et poussiéreuse remplie de semences, graines, huile et autres condiments. Nous repartons avec 80 litres d'huile, 8 kg de sucre et 4 mesures de riz. *C'est du troc. Le prix est fixé par celui qui reçoit. Les graines ne demandent aucun investissement, cela grandit seul, ne demande que du travail,* m'explique Mihaï. La régulation de l'échange prend la forme de la débrouille lorsqu'il n'est pas marchand et capitaliste mais marchand et informel. Le prix fixé par le marché ou par les acteurs du troc instaure une équivalence engendrant l'annulation de la dette et du lien.

L'informalité des contrats passés officieusement entre certains protagonistes de la prestation de service a permis à des villageois de se placer en intermédiaire. Ils tirent parti de cette position en ponctionnant une partie des gains. Présentée comme rémunération d'un service rendu par les uns ou comme détournement et usurpation par les autres, ces positions peuvent être à l'origine de conflits motivés par l'argent à gagner. La dispute opposant Buzila et le pope en est un bon exemple. Lorsque Buzila possédait son magasin (avant de le rouvrir en 2007), il s'était arrangé avec une firme de Deta pour amener à Maureni des chaussures à coudre. Une fois cousues par les plus nécessiteux du village, il les rapportait en ville et touchait l'argent. Il recevait 30 000 lei par paire et ne payait que 10 000 lei les couturières. Quelqu'un s'est plaint au pope qui s'est rendu à Deta, s'est entretenu avec le patron et a repris l'affaire de Buzila. Il l'a « court-circuité ». Buzila l'accuse de l'avoir volé et de payer les ouvrières encore moins que lui. L'ancien ingénieur déclare que les ouvrières pouvaient venir retirer des marchandises à crédit dans son commerce pour un certain montant. Souvent ces personnes sont endettées dans différents commerces de Maureni et le non-remboursement de la dette circule par « radio fossé ». Les marchands se méfient et n'acceptent plus de les inscrire dans leur cahier. Aussi

Buzila fait-il d'une pierre trois coup : il légitime sa démarche et redore son blason, il obtient de l'argent directement et s'assure de la fidélité et de la redevabilité des villageoises endettées obligées de rendre service et de coudre de nouveau des semelles de souliers. Pour récupérer son affaire juteuse, l'ingénieur s'est rendu à Caransebes pour se plaindre aux autorités de l'évêché dont dépend le pope. Son propos repose sur une dénonciation : le pope gagne de l'argent alors que c'est interdit puisque les représentants de Dieu reçoivent un salaire étatique. Un argument supplémentaire étaye son discours : il accuse son rival d'élever des poussins en faisant maturer les œufs dans un incubateur et de vendre ensuite les volatiles. Les intentions du pope ne seraient pas de réparer l'injustice, mais de détourner à son propre compte l'argent. Les Badita me disent avoir acheté plusieurs poussins au pope. Ce dernier s'est fait réprimander et s'en est plaint auprès des Badita. Il a alors rétorqué à Buzila par l'intermédiaire de mes hôtes : les marchandises « offertes » par le commerçant sont très chères et de mauvaise qualité, l'arnaque est dévoilée. La réputation de Buzila ternie, sa clientèle a diminué. Les personnes sollicitant un crédit ont par contre accouru suite à l'annonce de l'ouverture de Buzila à cette pratique. Pour sauver la face, le commerçant n'eut d'autre choix que de concéder les « emprunts » dont bon nombre ne furent jamais remboursés. Ceci précipita la faillite de son commerce qu'il rouvrit deux ans plus tard grâce à un micro-crédit contracté dans le groupe bancaire mis sur pied par Emilia. Un matin le pope a trouvé ses murs tagés. Il soupçonne son ennemi. Depuis, une rumeur circule à Maureni : Buzila changerait les prix notés dans le cahier de compte pour augmenter les dettes contractées chez lui.

L'informalité des services prestés et leur proximité avec les contrats eux-mêmes officieux ou légaux engendrent une fluctuation du sens du pot-de-vin, du *baksis* ou de l'échange et de l'entraide. Selon Christian, *tu comprends la Roumanie quand tu sais que ici c'est « si je coupe ton bois pour t'aider, j'en prends pour me chauffer »*. *C'est magouille et compagnie. Moi j'ai pu avoir quelques arrangements pour la ferme mais rien d'illégal de ma part. J'ai offert une bouteille de champagne au maire pour son dixième enfant. Lui s'est arrangé avec la licitation*⁴²¹. Payer un service presté par un professionnel par troc, remercier un fonctionnaire, échanger un service contre un autre, offrir un cadeau aux gestionnaires de son dossier de crédit bancaire, s'agit-il de corruption, de politesse ou de mode de fonctionnement qui arrange tout le monde dans un contexte économique difficile ? Selon un policier de Maureni, *il faut appliquer la loi roumaine raisonnablement*⁴²². Ce qui est légal ne semble pas se superposer à ce qui est raisonnable. Une première distinction est faite par les villageois entre les gestes de leur pratique quotidienne et ce qui se passe « en haut », « à une échelle supérieure ». La quantité, le montant ou la valeur des cadeaux et services marqueraient-ils la limite du raisonnable ? Selon certains Maurenien, il s'agirait d'une habitude, d'un mode de fonctionnement hérité du communisme⁴²³ dont il faudrait deux générations et une économie plus stable pour se

⁴²¹ Christian, agriculteur, 63 ans, région montoise, 10/02.

⁴²² Gigi, policier, environs 25 ans, Maureni, 10/02.

⁴²³ Durant le communisme le vol était considéré comme un héritage ottoman.

défaire. Quel que soit le regard porté sur ces pratiques, trafic d'influence ou entraide, ces échanges obligent les acteurs. Ces derniers conscients de la part de manipulation, de stratégie émanant de l'endettement se méfient du piège des services rendus et à rendre.

Le 06 avril 2007, vers 21h30, la famille Rosu de Sosdea vient saluer les Badita et leur souhaiter de joyeuse Pâques. Les Rosu sont propriétaires et tenanciers d'un magasin de Sosdea fréquenté par Titi et Bianca. Lui est pompier volontaire et ancien mécanicien. Ils font également partie des décisionnaires du groupe bancaire monté par Emilia⁴²⁴. Après les formules de politesse de rigueur en cette période pascalle, tout le monde s'assied dans la cuisine. Boissons, gâteaux, chocolats et cigarettes sont offerts. C'est une visite de courtoisie. Pourtant, Titi m'expliquait la veille : *Ils ont entré un dossier à l'école pour obtenir 200 euros d'aide pour acheter un ordinateur. Un papier du dossier n'était pas correctement complété. Le bon document est arrivé une semaine après le délai de clôture. Au moment du vote, avec Geta (professeur à l'école de Sosdea), on a refusé d'accorder le prêt. Bianca et Lascu étaient favorables. Moi, je ne peux pas. Je veux être honnête, droit et ne favoriser personne.* Bianca intervint à son tour : *il ne faut se bloquer avec l'administration. Ce n'est pas pour un petit retard qu'ils ne peuvent avoir l'argent. C'est nécessaire*⁴²⁵. Les Rosu sont venus chercher un agneau. Emilia et son visiteur discutent de leurs soucis avec leurs terres en Olténie : la location, la difficulté de vendre, les héritages, ... Au moment de se quitter, vers 23h, l'épouse Rosu tend un sac à Bianca. Il comporte des bouteilles de jus et des chocolats de Pâques. Alors que le moteur de leur voiture se fait entendre, Bianca me dit : *J'ai oublié de donner des chocolats aux fillettes. Oh, après tout, ils ont reçu un agneau. Ce sont des amis.* Emilia reprend alors le nettoyage des intestins de son agneau tandis que Bianca prépare un nouveau gâteau aux fruits dont nous lècherons le plat avant d'aller dormir.

Accepter la demande tardive est-ce une faveur à un ami et/ou une souplesse rendue nécessaire par le besoin ? Selon Titi, contrairement à son épouse, une autre personne que ce commerçant n'aurait pu bénéficier d'un délai. Aussi, la visite des Rosu s'inscrit-elle, outre la politesse et la confirmation de l'entente entre les deux familles, dans une forme de stratégie. Pour M. Mauss (2007), le don est *une sorte d'hybride* : il ne se limite ni à la gratuité et la liberté ni à l'intérêt et la contrainte. En répétant par sa présence les liens et en les approfondissant, il accentue le poids de l'influence : il faut se rendre service, se soutenir entre amis. Une situation similaire s'est présentée trois mois plus tard.

- T : *Combien a-t-il demandé pour réparer la voiture ?* demande Titi.

⁴²⁴ À ce titre et suite à un « élargissement » des critères et valeurs incarnées par l'élite locale, les Rosu en sont membres. Voir chapitre 10.

⁴²⁵ Propos tenus le 05/04/07.

- *Rien ! Rosu est un ami*
- *Pai, c'est gratis parce que sa fille est dans ma classe. C'est comme pour Buzila depuis la mauvaise note de Ionut. Ils disent que ce n'est pas de sa faute ... de la mienne alors ?*⁴²⁶

Un service reçu endette les membres de la *gospodarie*. Une pression peut alors être exercée au nom de cette dette à honorer sous une forme ou une autre : la réussite scolaire des enfants. La dette n'est pas toujours quantifiée mais le souvenir du service rendu engendre une dette à honorer pour satisfaire et renouveler le lien social d'amitié. Tout un champ de recherche s'ouvre ici sur les limites de la légalité et de l'informalité que, par faute de données et de temps, je n'approfondirai pas. Cependant, les ruses et stratégies associées à l'échange témoignent de la (re)composition du tissu social de Maureni qui s'opère et que le chapitre suivant se propose d'analyser.

⁴²⁶ Propos tenus le 13/07/07.

